

## ***Le cadeau à son Pépère.***

Science fiction

\*\*\*\*

*Avoir attendu le retour de son épouse trente années, Breit s'en serait peut-être remis. Mais apprendre qu'elle comptait repartir...*

\*\*\*\*

En cette fin de novembre 3 001, si la foule avertie avait vu son émotion se hisser au niveau du prestige engendré par le tout récent retour du vaisseau « Fée Morgane », Cényl Breit, lui, se sentait irrésistiblement emporté pour un destin qu'il n'avait pas choisi. En fait, force lui était faite : Qu'il n'avait - jamais - choisi, et ce, depuis plus de trente ans. Depuis un mois que son épouse était revenue, il n'avait pas pu obtenir plus de dix minutes consécutives d'intimité. De plus, au fil des émissions à grand public -auxquelles Laétia Webers était systématiquement invitée-, ses projets -à lui- s'effilochaient, et la certitude s'installait qu'un définitif basculement allait le précipiter dans une trappe. En effet, un mot par-ci, une allusion par-là, lui faisaient appréhender que son épouse n'écarterait pas l'idée d'un second départ, et que lui, son époux, qui avait déjà gâché de longues années de sa vie à l'attendre lors du premier voyage d'exploration, verrait son calvaire recommencer. On aurait compris à moins que l'Époux était passé aux profits et pertes avec une désinvolture qui aurait révolté l'homme le plus effacé. Toutes ces années à attendre ! Et pourquoi ? Si son Épouse admettait si volontiers un second voyage, avec une telle légèreté, sans que cela génère sur son visage la moindre contrariété, comment ne pas être interloqué ! Comme si l'idée avait été admise depuis des lustres. Et pourquoi ne pas en avoir débattu avec son mari à son retour, avant de l'envisager si délibérément ?! Un écueil à la logique. À cette logique, à laquelle il s'était si souvent et si désespérément raccroché pour trouver des forces à patienter encore, et encore, et encore, toutes ces années... Son épouse s'était-elle déjà lassée de leurs retrouvailles ? Si promptement ? À priori, ces premiers jours avaient été si déconcertants...

Quand il songeait aux conditions de leur rencontre, survenue trente années auparavant, quel éblouissement, alors, n'avait ravagé pareillement sa vie. Il venait d'avoir trente-deux ans quand il s'était rendu à cette gigantesque et féerique soirée mise en scène pour l'événement du millénaire : L'envol du Fée Morgane, premier vaisseau approchant la vitesse de la lumière. Son retour coïnciderait approximativement à l'année 3 000, et ce premier voyage, loin du Système Solaire familial, verrait la performance humaine éclater dans toute son apothéose. En fait, à l'époque, on s'était prudemment donné quelques mois de délai, car le retour devait se réaliser, mathématiquement, deux mois plus tôt, et, pour se ménager une marge d'erreur, on avait prévu le printemps 3 002 pour ultime date du retour. Dans les limites de cette tolérante fourchette, la mécanique céleste n'aurait qu'à se courber. Et elle s'était pliée, le présent l'attestait : le Fée Morgane était revenu dans les délais impartis, le 30 Octobre 3 001

Trente-deux ans... Il y avait trente-deux ans de ça. Breit, alors, obscur responsable des Programmes de Maintenance du premier vaisseau partant pour le

système de Lalande 21185, avait reçu sa carte d'invitation pour cette soirée ; les Organisateurs n'avaient certainement pas pu se soustraire à l'obligation d'admettre la présence de quelques techniciens, en nombre compté, malgré la qualité des invités par ailleurs conviés. Que de longs mois s'étaient écoulés depuis... Ce soir-là, à l'écart avec trois collègues, qui, convaincus de leur insignifiance tout comme lui, songeaient à s'éclipser, Laétia Webers était apparue dans la vie de Breit. Plus comme un être lointain, ni comme une vedette monopolisant les couvertures des magazines et les émissions à propagandes les plus diverses, ni comme une personne auréolée, perchée sur les tribunes, silhouette lointaine, ni tel ce fier Symbole que les écrans, quadrillant la trop grande salle de réception du Salon des Techniques Spatiales, reproduisaient, non !, mais comme un être réellement vivant. En effet, ce soir-là, la vie de Breit avait été percutée par celle du Symbole de la réussite.

Après son court mais efficace discours, Laétia Webers, sur une aimable inclinaison de son radieux visage, avait quitté la tribune. On l'avait cru partie ailleurs, pour quelque énième réunion bien plus importante. Mais, ô surprise !, elle était réapparue. Où ? À l'entrée de la salle. Pour se mêler à la foule ! Un acte s'apparentant à un Étoile admettant le fait qu'elle ait pu être humaine : Webers avait su sacrifier au Commun. Et ce, sans que nul ne le ressentisse pour une corvée : Tout simplement.

Telle une lumière magique, elle avait aussitôt capté l'attention de l'Assistance, du seul fait de ne pas s'être échappée de cette cérémonie guindée : Une étoile consentant à descendre de la tribune pour se mêler aux chiches destinés humaines.

Laétia Webers.

Les souvenirs de Cényl Breit surgissaient comme autant de tumultes silencieux se confrontant à la présente réalité. Laétia Webers, ou, plus exactement : La Lieutenant Générale, Laétia Webers, promue Pilote -en Chef- du Fée Morgane.

Qui d'autre - l'évidence même -, en cette année 2969, aurait pu être désignée, pour piloter la première expédition pour les lointains, sinon cette jeune femme de vingt-cinq ans ? Elle avait la jeunesse, l'intelligence, la rectitude, l'autorité, le charme, la compétence, bref, impossible qu'on ait pu lui batailler cet honneur. Homme ou femme, aucune autre personne n'aurait été en mesure de lui disputer cette sélection, puisque le premier vaisseau humain ambitionnait de gagner des mondes aussi lointains, Laétia Webers ne pouvait être que -sa- pilote.

Car une Laétia n'embarquait pas à bord d'un vaisseau, une nuance, elle s'envolait accompagnée du Fée Morgane, d'égal à égal, sinon un patent ascendant sur la machine s'il y avait eu devoir de comparer. Tout comme elle n'avait pas été seulement « une des trois femmes » sur les huit membres d'équipage, mais bien la Première Humaine qui aurait abordé des mondes situés à plus de huit années de voyage de la lumière de là. Un peu plus encore : L'Humaine Femme.

Ce 21 Mars 2969, à 23 heures précises, après avoir disparu de la tribune, elle était entrée dans la grande salle par une porte latérale. Simultanément, une onde de silence s'était subrepticement introduite avec elle. En quelques instants, les conversations des uns et des autres s'étaient faites inaudibles. Parce que l'on ne pouvait plus se permettre de garder sa suffisance ou sa distraction quand une Laétia Webers entrait là où son infime vie de personne quelconque respirait. Comme on ne pouvait plus se passionner pour des propos tenus par le Mondain et le Vulgaire, le Commun et le Satisfait. On ne pouvait que faire silence et polariser sa personne -modeste matériau de ferrite esclave d'un irrésistible et somptueux magnétisme -, en direction de cette femme qui, telle un pôle, captivait les foules.

Alors, Laétia, ce soir-là, avait tracé un chemin dans la foule, peu à peu, offrant son ébauche de sourire à l'un, marquant un semblant de révérence à l'autre, acceptant l'offre de passage d'un troisième, comme une caravelle enluminée, comme le Fée Morgane -à son image- aurait pu être lui-même copié, s'avancant : La seule Personne, digne de ce mot, parmi les trois mille convives.

Puis elle avait ralenti sa majestueuse progression, et, à une quinzaine de mètres du petit groupe, où Breit, infime protagoniste d'un projet grandiose se morfondait, elle avait marqué un temps d'arrêt. Un événement dont l'onde de choc poussa les plus timides à se hausser sur la pointe des pieds pour tenter de découvrir « Qui », et les plus hargneux, évidemment, à maudire cet accès interdit de la seule galerie en surplomb d'où une vue plongeante aurait pu offrir quelque information sur l'impact de son regard.

En une phrase, en une constatation, à cet instant, Laétia Webers était arrivée là où elle l'avait décidé. Son regard avait erré, comme distrait, puis s'était arrêté dans celui, déjà subjugué, de Breit.

On ne peut considérer un rêve comme une réalité ; Breit ne s'y était pas risqué. Sa personne ne devait qu'au hasard d'avoir été sur l'immatérielle trajectoire et voilà tout, dans cette hasardeuse direction : Un ectoplasme parmi cent autres. Mais, dans la minute qui avait suivi, Breit avait admis que le regard de Laétia Webers avait croisé le sien et qu'il s'y était attardé. Bien obligé ! Reprenant, de son indicible démarche, son avance, elle l'avait orientée dans sa direction, sans le quitter des yeux, comme un navire reconnaît le phare salvateur, comme on se guide, pour sa survie, vers un port, vers le seul but qui vaille...

Sa silhouette, en grande tenue d'apparat de la Flotte (qui l'aurait avantagée encore, si cela avait été possible ) avait sinué entre les derniers groupes qui faisaient encore obstacle. Les convives s'étaient écartés d'elle, avec ce retard qu'ont les pauvres esprits de ne pas avoir compris assez rapidement l'honneur qui leur avait été fait d'assister, de si près, à cette démarche coulée et altière. Un effacement, brouillé par la surprise, comme s'il avait été permis de mettre en doute le choix de la Générale pour un but si apparemment dérisoire : ce recoin de salle. Un majestueux soleil égaré, telle une comète stupide, pour une ombre de Néant : Webers n'avait pu que s'être fourvoyée dans cette foule, en venant là, une stupéfiante erreur de sa part.

Mais, dans cet instant, à tous, le doute n'avait plus été permis bien longtemps quant au but que Laétia Weber s'était fixé : Cényl Breit. Lui était la cible de cette venue, lui seul en était le but.

Breit avait vu ce regard s'approcher du sien, puis s'arrêter, face à lui, à un mètre à peine. Puis une main fine, conciliante mais ferme, avait capté son avant-bras, gentiment. Il avait entendu, ensuite, une phrase, que la seule attitude -subjugée- de ses collègues avaient implicitement confirmée :

*« Je rentre chez moi, je n'attendrai que quelques instants dans le hall... »*

Puis elle avait fait demi-tour en laissant s'attarder une main qui avait exercé une faible (mais indiscutable !) pression. En fait, pour Breit : Un frôlement brûlant. Les doigts longs et fins avaient prolongé la rencontre avec son poignet et, en un lent mouvement lascif, la Lieutenant Générale s'était retournée, non sans avoir laissé son regard s'attarder encore, en une ultime esquisse de sourire. Puis, tentant de dépasser cet instant contrariant que sont les séparations nécessaires, le regard ambigu, comme s'il avait semblé appréhender dès cette seconde quelque fragment lumineux d'un futur proche plein de promesses, s'était perdu dans le vague. Et Webers avait fini de tourner les talons.

Après cette invite inouïe, Laétia s'était ressaisie, c'est ce qui venait à l'esprit. En sens inverse, pourtant apparemment toujours aussi certaine de son but, la Lieutenant-Générale avait tracé un nouveau sillage entre les groupes. Elle s'était dirigée vers la sortie principale, où sa silhouette s'était évaporée, avait disparue, comme seule une apparition sait accaparer le temps et l'escamoter, se substituer à lui, se fondre dans un nouveau futur qu'elle -seule- savait dompter.

Ainsi, Laétia Webers avait traversé une salle bondée de plus de trois mille personnes, n'était venue droit sur Breit que pour lui confier cette phrase :

*« Je rentre chez moi, je n'attendrai que quelques instants... »*

Laétia Webers avait dit : « Je n'attendrai que... ». La Lieutenant-Générale envisageait donc, ainsi, n'aurait été qu'une soirée, l'idée de partager un moment de son futur. Et compte tenu de ce qui s'était ensuivi, elle avait donc, envisagé -déjà-, ce soir-là, de faire partager son futur. À la face de tous, à son côté, elle avait admis, à compter de ce soir-là, un éventuel compagnon. Pour une seconde ou pour dix ans, là n'était pas la question. Et elle l'avait désigné, là, au vu et au su de toutes et de tous. Elle avait parlé d'une voix calme -mais parfaitement audible- pour exprimer cette extraordinaire décision : Elle allait attendre monsieur Cényl Breit. Pourquoi ? Parce qu'elle l'avait repéré, un jour, parce qu'elle l'avait choisi, parce qu'elle avait décidé de rentrer chez elle, cette avant-veille de son départ, en compagnie de cet obscur technicien.

Oui... Le 21 Mars 2 969, Breit, tout étourdi, le point de mire de toute cette portion de la salle, puis, le lendemain, de la Presse mondiale, s'était laissé emporter dans ce sillon que laissent les cataclysmes dans l'écoulement du temps en affolant les émotions de ceux qui les vivent.

Sans convoitise, ne tentant même pas de mettre -c'eût été inutile- des qualificatifs sur cet instant rare qui lui enjoignait de rejoindre cette femme exceptionnelle, il avait gagné cette sortie, dans sa foulée, comme on répond à un Appel péremptoire lourd de signification.

Le 21 Mars 2 969, à 23 heures, précises : Moins qu'un instant, pour pulvériser une vie, la dissoudre dans cette dilution tenace et dévastatrice qu'est la surprise du merveilleux.

\*\*

Il se disait que Laétia Webers, à 25 ans, n'avait jamais eu le temps de sacrifier à la moindre aventure sentimentale, et pourtant, ce soir-là, avec une désinvolture que seule une femme comme elle pouvait maîtriser, elle avait ouvert portail, parc et maison. « Une propriété de famille depuis le décès accidentel de ses parents », avait-elle précisé. Puis, dissimulant mal sa réserve par une audace feinte, elle avait offert à Breit sa couche avec une grâce rare : L'unique chambre nuptiale du Paradis, s'il y en eût une un jour.

Le lendemain 22 Mars, Webers, devant se rendre à une ultime réunion, s'était levée tôt. Elle était revenue en début de soirée, vers les 19 heures, puis, après un léger en-cas, un prêtre, précédant la venue de celle d'un notaire, s'était présenté pour bénir leur union. Les actes notariés précisés et signés, le notaire s'était éclipsé, laissant la place pour une séance de signatures de personnalités scientifiques ayant contribué au projet « Lalande 21185 ». Une séance qui s'était prolongée fort tard. Puis elle s'était couchée, minuit passé, non sans avoir rappelé Cényl à la sagesse, sachant qu'elle devrait pouvoir avoir recours à toute sa vitalité pour l'envol prévu

pour le 23 mars ; en effet, le Fée Morgane devait partir le surlendemain de leur rencontre.

Cényl n'avait obtenu, de ces deux jours, qu'une petite heure de passion : La femme qui allait rallier le système planétaire de l'étoile Lalande avait besoin de toute son énergie. La Lieutenant Général s'était rapidement endormie ces deux soirs-là. Et comme le lendemain avait exigé sa présence pour les ultimes préparatifs et les dernières répétitions, Breit ne l'avait plus revue, sinon par ces plates images retransmises aux Actualités. Des images que l'on rediffuserait pendant des jours, pendant des semaines, et, par la suite, à la moindre occasion, sans que Breit sache, précisément, dans quel éther du temps ou de l'espace était parvenue son épouse.

Un voyage qui l'avait emportée pour un système planétaire situé à 8,1 années/lumière de la Terre. Donc, une absence théorique de, aller et retour : 16,2 années.

Breit, tout à sa divine surprise, avait assimilé ces 17 années d'absence. Il avait compté large pour combattre son désappointement une bonne fois pour toutes. Mais cette estimation précipitée, qu'il acceptait intellectuellement et globalement sur l'instant, s'était révélée fallacieuse et par trop erronée. Car Laétia Webers -sa femme-, était partie pour Lalande, à 8,1 Année Lumière de la Terre mais, avec -ses-années. Des années que Breit comprit, comme on sort péniblement d'un rêve, qu'elles ne seraient pas proposées en partage à son époux. Elle lui laissait les siennes. Par la Faille du Continuum repérée dans cette direction, cela ne permettait que l'espoir d'un coefficient de temps -incompressible- de 1,8. La Lieutenante conserverait, ainsi, quasi jalousement, son temps, il ne l'avait découvert qu'après coup : Tandis que Webers, elle, vivrait environ dix-sept années, lui, Breit, en vivrait, au minimum, 17 années/lumière multipliées par ce coefficient 1,8 = environ trente années.

Mais, si ce coefficient indiquait que, compte tenu des temps perdus aux accélérations et aux visites de ces deux mondes, le temps passé à bord du « Fée Morgane » n'excéderait que de deux mois le temps imparti à cette odyssée, soit dix-sept ans environ, le temps fit vite son œuvre pour faire comprendre à Breit qu'il n'en était rien pour lui. Sottement, il s'était arrêté à ces détails, tel celui des temps perdus lors des accélérations et décélérations ; il avait omis de calculer et de prendre en considération ce qui était, pourtant, l'essentiel : L'arbre d'une possible erreur de trajectoire pour atteindre Lalande ou ces inévitables pertes de vitesses, avait masqué la forêt de cet implacable coefficient de « 1,8 » et de ses effets. La vieillesse, -savieillesse, était -déjà- à l'affût au moment du départ. La marge d'erreur admise pour l'aller et le retour n'était que secondaire ; autant dire que la faiblesse des groupes propulseurs du vaisseau n'interviendrait que pour une infime contrepartie dans la différence des temps respectifs, et n'aurait pu, en rien, influencer sérieusement, sinon infinitésimalement, sur la durée de l'absence.

« Rétablir »...

Il n'avait pas prêté une attention assez soutenue à un autre aspect de la formule  $E=MC^2$ . Maintenant il sautait aux yeux : Quand Webers serait revenue, elle aurait « moins » vieilli. Et elle était revenue ainsi ; une très jolie femme, touchée, en réalité, que des dix-sept années du voyage aller et retour, et portait beaux ses quarante-deux printemps réels. Tandis que lui, Cényl Breit, son époux, resté sur Terre, s'enlisait, ô combien !, dans sa soixante-troisième année.

Le jour du départ, Breit, bien qu'étourdi outre mesure par ce qui venait de lui arriver, était loin d'être un nigaud : Déjà, son esprit avait intégré que sa femme vieillirait moins vite. Mais huit jours plus tard, de la perception de ce simple concept,

le fait était passé à une pesante réalité. Et, passé un mois, de simple conséquence spéculative de l'esprit, à une réalité s'installant, prédisant, expliquant -pour lui seul-, un inévitable désastre.

Breit devait s'avouer qu'il n'avait pas pris l'exacte mesure de ce que serait si long à vivre ces heures qui devaient ne plus en finir pendant plus de trente ans. Pas plus que -seule- son épouse sortirait pimpante de cet interminable tunnel : Le coup de foudre userait sélectivement. Il avait été condamné à vieillir bien plus vite que sa femme. Il était déjà vieux, et son épouse, encore jeune, toute auréolée du périple accompli avec succès par le Fée Morgane, resplendissait de son triomphe et, par trop visibles, de ses atouts de santé et de formes. Un périple programmé et respecté en tous points, puisque tous les mondes prévus avaient reçu sa visite, un périple qui n'avait qu'écorné sa prestance, pourquoi préciser une telle évidence.

Au lendemain de l'envol, il était l'Époux de la Femme qui emportait les espoirs humains. L'attente de lendemains plus lumineux et enflammés, après son retour (un jour pointé dans le futur mathématique), ne pouvait que valoir toutes les patiences. Moderne, contemporaine, modeste Pénélope au masculin, il patienterait, dans l'espoir d'assouvir les élans que les quelques quarts d'heure de cette brûlante passion -trop vite esquissée- avait générés. Il attendrait. Mais il s'était abusé sur son aptitude à surseoir à ces retrouvailles. Son rêve était devenu patience, avant de se muer, au fil des ans, en une languissante fatigue mentale, incapable de le dépêtrer de ce qu'il subissait : Ce poids des ans qui s'entassaient.

Trente années, passées à attendre Webers, n'avaient pas été loin d'user sa flamme, et de lui suggérer, sourdement, qu'une autre épouse -peut-être moins brillante-, ayant choisi pour s'offrir une destination se bornant à un appartement de banlieue (en y transportant un corps beaucoup plus permanent et, ce faisant, beaucoup moins vaporeux), aurait suffi à son bonheur. Une alternative qui eût été de plus de chaleur, même si dépourvue de reconnaissance des sommités politiques, philosophiques, éthiques, scientifiques, dont pouvait s'enorgueillir Weber, et, par contrecoup, lui.

Mais : Trop tard ! Et ces années, qui voient habituellement, chez tout Être, la plénitude du corps et de l'esprit s'affirmer, avaient filé inexorablement. Breit avait lutté longtemps contre ce bilan aux allures d'impuissance et de déroute, puisant dans d'inconnues réserves (qui le surprenaient lui-même), assez de patience pour surmonter l'épreuve à lui impartie. Et il y était parvenu. Non sans y avoir sacrifié ces années qui l'avaient mené au seuil de ses soixante-trois ans.

Un constat sans concession, lorsqu'il s'était observé dans un miroir : Il n'était plus aussi fringant.

\*\*

Voilà ce que ressassait Breit dans son lit.

Dans le lit jumeau, à trois mètres de là, comme pour mettre en relief sa propre insignifiance, son épouse, pour une rare fois, était présente et dormait. Et dormait, elle, du sommeil du juste. Elle respirait paisiblement, et le régulier soupir semblait, chez Breit, favoriser d'autant les réminiscences de ce qui s'était irrémédiablement enfui, hors d'atteinte, dispersé définitivement pour lui : ses Espoirs et ses projets.

Il se souvenait que, dans les premiers temps de l'absence, le courrier de maintes jeunes filles énervées lui était parvenu : Le mari de Laétia Webers ne pouvait être qu'un homme exceptionnel. Il était peut-être payant de profiter de son esseulement, en tentant une convergence des libidos, grâce à quelques rendez-vous arrachés à coup

de rouge à lèvres sur les coins d'une enveloppe de parchemin bleuté, de clichés (probablement retouchés) apparus sur l'écran de sa console, de mèches de cheveux parfumés envoyées, soigneusement enroulées dans des paquets charmants et enrubannés (par ailleurs souvent d'un coût hors du raisonnable et livrés par des coursiers particuliers), ainsi que de maintes autres stratagèmes pouvant retenir son attention. Des milliers de messages, bruissants de soupirs derrière chaque mot, avaient alimenté ces jours. Au fil du temps, cela s'était épuisé devant son refus de donner suite. Et puis, passées les premières années, plus rien ne lui était plus parvenu ; que quelques messages, aux écritures heurtées, toutes en pics, désordonnées, trahissant l'incertain équilibre mental de leurs auteurs féminins (ou autres) d'êtres passablement perturbés. Puis, ensuite, même cela s'était tari. Plus aucune vaguelette pour pallier à la disparition. Alors l'Époux était resté seul. Il resterait le seul dans l'attente, c'était son lot. Il l'avait admis. Et cela durerait encore des années et des années. Les chiffres, d'évocations mathématiques, étaient devenus témoins de sa languide attente. Un calvaire avait pénétré ses pensées, il l'avait compris peu à peu : Cette équation. Seize virgule deux années multipliées par ce coefficient de un virgule huit...

Au total : Plus de vingt-neuf années. Cela avait été interminable. Tout ça pour quoi ? Pour entendre son épouse dormir paisiblement, et apprendre par la voie détournée d'une émission publique de télévision qu'elle « ne rejetait pas l'idée de repartir ».

Elle ne lui en avait même pas fait part dans le privé, là, ce soir, lorsqu'ils s'étaient croisés dans le vestibule. C'est vrai, aussi, que leurs moments privés étaient réduit à ces rares heures du petit matin, mais quand la femme se dérobe d'avouer ses écarts inhérents à ces réceptions imprévues de fins de soirées... Quand une quelconque « conférence » ne se prolongeait pas jusqu'au repas de midi du jour suivant. Masquant quelque escapade, l'idée ne pouvait que s'installer, Breit n'y avait pas échappé. Leur intimité ? Autant dire : Rien. Le soir, Webers, au bord de l'épuisement, abritée derrière forces regards désolés et de soupirs fatigués, surgis de meurtrissures aussi obscures qu'imposées (selon elle) par son rôle, se couchait aussitôt et s'endormait.

Brièvement résumé : Il avait attendu plus de vingt-neuf années pour apprendre que son épouse avait une vie officielle surmenante et qu'elle ne rejetait pas l'idée de repartir. Le coup de grâce. Il ne survivrait pas à ce nouveau et interminable voyage. Epsilon Indi -à 11,3 Année Lumière de la Terre- serait son second et ultime chemin de croix, ultime chemin semé de pierrailles, d'arêtes tranchantes, de fragments de verre brisé, où se déchireraient ses ultimes moments de décrépitude. Pour lui, Cényl Breit, cette première attente avait quasiment doublé son âge ; en rajouter vingt-trois, compliquées de ce coefficient de un virgule huit, signifiait l'insurmontable. Encore quarante et une années à attendre, pour le moins ! Il aurait soixante-quatre ans quand sa femme remonterait à bord pour un voyage qui lui « coûterait » - à lui - d'interminables années d'attente. Au second retour, il aurait alors cent quatre ans environ. Son épouse, encore gaillarde, reviendrait accompagnée de ses soixante-cinq ans. On pouvait le présager : une jolie veuve très bien conservée et pimpante.

Insoutenable. « Placer des scellés sur le contrat passé, ou le briser », songeait Breit. Laétia Webers ne pouvait pas ne pas avoir pris la mesure du supplice qu'elle infligerait à son époux en dévoilant son possible projet de repartir. Elle savait, c'était évident. Une Laétia Weber ne pouvait -que- savoir. Déduction : Tout ça avait été prémédité. Il avait été choisi, lui, parce que jugé faible, crédule, malléable, présentable, et... pas très malin. Le « simplet tout désigné », en quelque sorte. Pour

un but dont il n'avait que l'embarras du choix, en y réfléchissant, à mettre en relief les raisons :

1) Les impôts... La richesse de famille de sa femme était considérable. Elle le serait plus encore après le paiement de ces années de voyage. Revenir, unique héritière, ferait d'elle une des premières fortunes mondiales. Mais il y aurait des impôts avec effets rétroactifs : Partager entre époux, c'était prouver ses sentiments, Breit avait souscrit à ces paiements sur ses deniers, au fur et à mesure, il s'y était engagé, en l'attendant. Autant d'impôts en moins pour la dame Veuve Breit à son retour !

2) Son coefficient de risques « nul » puisque -orphelin- (ni proche ni lointain, il n'avait pas de famille reconnue) : Personne ne viendrait revendiquer un quelconque droit plus ou moins lointain sur le magot accumulé. Et Webers, précédemment au mariage, à ne pas en douter, avait fait mener une petite enquête. Plus grave : Webers, revenue de ses longs périple, hériterait à coup sûr de son époux... après avoir mené joyeuse vie dans cet habitacle d'où nulle image avait transpiré. Sinon celles que l'on avait bien voulu partager avec la Terre, bien sûr, les plus « aseptisées » et les plus « lisses », ça va de soi.

5) Elle conserverait, par-devers elle, tous les biens mobiliers et... tout ce qu'elle rapporterait, en court-circuitant les prétentions des musées et autres demandes pour quelques mois, ou quelques années si elle faisait durer les procédures. D'ailleurs, elle avait eu le culot, dans les semaines qui avaient précédé son retour, de lui faire commander cette rangée de vitrines...

Aucune déperdition, la Lieutenant Générale avait bien mijoté son affaire. Elle pouvait dormir tranquillement, là, dans la pénombre de la veilleuse.

Breit s'était retourné des centaines de fois au cours de cette première heure, croyant avoir trouvé une interprétation moins désobligeante pour lui, l'Époux. Il n'était pas parvenu à trouver le sommeil. Il l'avait rechercher ardemment, sachant, confusément, que cette insomnie, en se prolongeant, sonnerait le glas de ses illusions de vouloir s'abuser. Signe que ses pensées avaient franchi une invisible frontière : Elles ne faisaient qu'un peu plus éclater « sa » vérité. Et le mot « trahison » s'imposait dans toute sa force. Il luisait au plafond et partout où se portait son regard d'insomniaque, découvrant, sur les murs, des visages et des images vaguement lumineuses, vaguement rougeâtres, distillant mépris et ironie. Il n'était plus qu'un innocent attardé et vieillissant, voilà. Et Laétia Weber, elle, repartirait pour une joyeuse croisière, elle l'avait déclaré.

En ce mois de Novembre 3 001, l'idée était insupportable. Il ne pourrait plus jamais retrouver le sommeil, sinon -le dernier-, s'il laissait ce constat en l'état. Une telle machination, s'appuyant sur un si parfait mépris, ne pouvait que faire surgir des idées de vengeance. Quel homme aurait osé déroger à une obligation aussi élémentaire et aussi justifiée que celle-ci ? Il avait été berné, y avait laissé ses plus belles années, et sa mort avait été benoîtement envisagée. Envisagée, programmée, intégrée, un simple élément de calcul dans un projet d'une ampleur, jusqu'à ces derniers jours, insoupçonnée.

Maintenant, il comprenait ces conversations en aparté, ces parenthèses apparemment anodines, lors de ce pique nique, ce dernier dimanche, quand l'idée avait fait son chemin, pris les attributs d'une catastrophe en devenir. Ce dimanche après midi, où il avait connu l'enfer...

L'idée, la révélation qui avait surgi... Et puis cette autre, qui s'étaient emparé de lui : On s'était moqué de lui, et, là, sous ses yeux, lors de ce repas, il n'y avait eu plus de doutes. L'on ne s'était pas gêné ! Entre autres, ces clins d'œil à ce Stève Evens qui avait été second pilote du Fée Morgane. Ces discussions sur les aptitudes de tel



ou tel matériau, de tel ou tel liquide, de telle ou telle bestioles... La conversation vaquant sur tous ces sujets dont il avait été exclus, l'évinçant définitivement de ces années passées loin de lui. Comment n'avait-il pas eu la conviction plus tôt, un seul instant, que ces hommes et ces femmes, qui avaient cohabité dans cette promiscuité -encourageant aux abandons de la chair-, n'avaient pas sacrifié, n'avaient pas succombé, ne s'étaient pas vautrés dans une luxure hors la vue de la Terre. Une telle intimité ! Deux mille mètres cubes, aux innombrables recoins... Tout ce temps de libre... Bien sûr ! Ils et elles avaient partagé... Ces petits rires énervés... Ces phrases, que l'autre, complice, terminait avec de brefs regards égrillards... Interrompant, suggérant, ironisant, conciliants, compréhensifs... Câlin... Excusant d'un sourire furtif... S'attendrissant, d'une moue intelligente et entendue...

Complices ! Lui, Breit, avait remarqué tous ces manèges. Mais peut-être ne se souciaient-on déjà plus de lui. Qu'il s'aperçoive, ou pas... Déjà repoussé hors du Cercle de « Ceux qui ont vécu Lalande ». Et puis, « ailleurs », « autre part », tous ces autres, ceux qui avaient eu l'insigne malchance (ou médiocrité) de rester sur Terre et d'y vieillir plus précocement.

Oh, bien sûr, personne ne riait de lui en le dévisageant : Les yeux contenaient les sourires, passaient, glissaient comme s'il n'avait été qu'une potiche translucide sans intérêt aucun. Et l'on ne fait aucun signe d'intelligence à une potiche ! Sinon après avoir pris soin de rendre son regard suffisamment distrait, suffisamment absent, lointain, subitement happé par quelque vide inconnu du Commun. On se dépêchait de retrouver l'Autre, le Familier, en effaçant l'Intrus de son paysage, quitte à déplacer la tête pour mieux voir l'Intime et mieux contourner l'Ombre.

Un petit jeu qui avait duré tout l'après-midi. Cela avait permis à Breit d'entendre et de surprendre quelques explications sur ce bric-à-brac que son épouse et les autres membres de l'équipage avait ramené de leur voyage. Des objets, des choses, d'innommables animaux, d'insoupçonnables mixtures... De ces rapides explorations, où l'on ramasse, où l'on capture... Des noms dont Breit avait dû attendre plusieurs phrases avant de comprendre ce dont il s'agissait : Des « clefs » magiques, mi-organiques, mi-cristallines, incrustées sur ces curieux minéraux récoltés sur la troisième planète de l'étoile Lalande ; ils en avaient, les uns et les autres, fait une ample provision. « Ce qui promettait de fabuleuses fortunes dès que l'État des Mondes laisserait filtrer officiellement le projet de les racheter à tout prix ». (Avait-il bien entendu ?). Et ces objets, indéniablement manufacturés, parties de mécaniques particulièrement incompréhensibles parce que trop complexes. Et ces « séroutitz », sur lesquels on se perdait en suppositions, des étranges bestioles plates comme des tapis. Et de bien d'autres « objets » ou « créatures », vivants ou morts, sur lesquels Breit n'avait perçu que de trop fragmentaires informations : Ces spécimens de végétation -plus animaux que végétaux-, ces « dessins » gravés, à-même la roche, pouvant décrire tout et n'importe quoi. Et ces sons émis, quand les bourrasques, violentes sur Alpha 3, rugissaient... Ces organismes, feuilletés, grands comme la main, qui se renfrognèrent au moindre rayon de Lumière...

Un... « équipage » ? Une clan, oui ! Une coterie ! Une bande ! Des complices, oui ! Breit avait désespérément refoulé le mot qui revenait sans cesse à son esprit : Une bande d'amants. Plus que des indéfectibles amis. Bien plus : Les mimiques surprises rectifiaient, c'était flagrant, ce mot trop faible d'Amis.

Ils n'avaient même pas fait cas de lui ; il avait été de trop dans ces échanges de plaisanteries et de réflexions soigneusement pesées... Contredites gentiment, étayées avec force patience, acquiescées par de discrets hochements de tête, des moues

amicales et compréhensives, approuvées par un regard qui s'attarde, un regard par trop pesant...

Il avait été de trop à cette tablée ! Pendant toutes ces heures : un corps étranger. On devisait et on s'amusait entre amis intimes, entre partenaires d'une même génération. Lui était trop vieux, il détonnait dans cette réunion. Pourtant, on ne lui faisait même pas sentir, car trop inexistant. Quant aux « bon amis »... il aurait fallu être aveugle pour ne pas constater qu'il n'y avait pas eu que des manœuvres « techniques » à bord du Fée Morgane. On n'avait pas fait que de relever les données fournies par les palpeurs informatiques et symbiotiques ! On avait eu le temps de la trouver, la « Vie » !

Cette blague ! Et pas seulement à l'extérieur du vaisseau... Et Webers s'était payée, elle aussi, du bon temps. Comment avait-il pu ne pas penser à cet aspect de la vie ! Il suffisait de repérer ses oeillades... Ces petits gestes de la tête, cette main qui se posait et s'attardait, lourde de compréhension contenue, essayant de calmer les impatiences de ce Stève Evens...

Après les hors-d'œuvre, Breit avait prétexté une communication à « Quelqu'un » du Ministère et s'était enfui, bouillant de rage. On n'avait même pas daigné le saluer. Rien. Pas le moindre temps mort dans les échanges à ce moment-là : On continuait de deviser. Pourquoi se serait-on soucié du Vieux quittant la table ! Il ne comptait pas avant, pourquoi aurait-il compté en s'en allant. Se soucie-t-on de ce que l'on a ignoré jusqu'à cette minute ? À cet instant, Breit avait compris qu'il était, pour son épouse, inexistant. Un temps, il lui avait été utile, c'était tout, il y a trente ans. Pour l'essentiel : Tous les papiers étaient en ordre. Et « On » savait qu'au prochain retour il serait mort et bien mort, c'était... mathématique.

Oui -mathématiquement- il n'existait déjà plus. Il pouvait mourir. Que cela n'aurait rien changé à ce qui avait été prévu depuis le départ. Un projet implacable, odieux, ahurissant de mépris.

Mais un projet si offusquant et si dévalorisant, si méprisant, qu'il ne pouvait que provoquer une réaction de la part de tout homme normalement digne et normalement intelligent. Laétia avait été imprudente de tabler sur son inertie d'homme usé par l'attente. Il se sentait encore en état de réagir ! Un second après-midi aussi offensant et il ne pourrait plus se contenir. Celui-là serait le dernier... Était -déjà- le dernier.

Il avait quitté la table, enfilé l'allée, gagné le porche, marchant droit, un peu mécaniquement, comme si l'on avait encore observé sa démarche. Pour mieux faire semblant de s'en inquiéter ? Allons donc, il n'était rien. Entré dans le hall, il avait arpenté le vestibule, où tous ces objets ineptes, dans cinq vitrines, trônaient. Il les auraient rendus responsables, pour un peu, s'il n'avait pas conservé toute sa lucidité, s'il s'était laissé aller à son ressentiment. L'écho des joyeuses libations, à l'extérieur de la grande maison, l'avait maintenu dans des limites mentales glaciales et résolues. Jusqu'à ce faux-pas, quand sa semelle avait perdu le contact avec le sol et l'avait précipité au sol...

Il s'était relevé, sentant monter une colère qui allait le dépasser, quand il discerna les contours de la bête...

Encore cette saleté de séroutz ! Ce « tapis », au poil court et clairsemé, de couleurs changeantes, avait un talent de mimétisme si affirmé que celui-ci avait parfaitement contrefait le dessin pourtant compliqué du carrelage. Et Breit, tout à ses pensées, tout à sa hargne, avait malencontreusement posé son pied juste sur le bord ; la bête, en temps ordinaire plus qu'apathique, avait eu le temps, en un seul spasme, d'amorcer un replis précipité au contact de ce corps étranger intempestif qui la

touchait. Breit s'était relevé, pestant à voix basse contre cet animal que l'on ne découvrait qu'au dernier moment. Il n'y avait pris garde, ne s'attendant pas à la trouver là : D'ordinaire, les sérouitz appréciaient de se plaquer en hauteur, sur un mur ou sur un plafond. Pourquoi cette saloperie s'était-elle trouvée là, juste sur son passage ! Et, précisément, ce jour-là !

Sont des instants où les forces du destin se conjuguent, se cristallisent... Breit s'était massé le genou, avait tenté d'effacer la douleur, puis, pensivement, observant les reflets vaguement dorés de la forme l'animal qui se torturait, tandis qu'elle reprenait sa reptation au bas d'un mur, une idée était venue à l'Époux bafoué : Pourquoi cet animal ne serait-il pas l'outil de sa vengeance ? Celui-là on le laissait en liberté... Le suspect idéal...

Celui-ci était le mâle, car libre d'aller et venir. L'autre, la femelle, était surveillée plus étroitement. Leurs ataraxies auraient pu être proverbiales, mais, dans certaines conditions, pour la femelle, cette apathie savait se muer en une férocité sans borne, dès que...

Breit, soudain attentif, médita sur cette coïncidence. Ce qui lui fit ralentir le pas. Pensif, il grimpa lentement l'escalier monumental qui desservait l'étage de la demeure : « Si l'appétit du mâle était contenue habituellement dans des limites qui pouvaient se qualifier de raisonnables, il n'en était pas de même lorsque la physiologie de la femelle devait répondre à... Aussitôt l'acte d'accouplement accompli... La reproduction de l'espèce... L'appétit d'une femelle couverte dépassait... »

Breit stoppa à l'abord du palier et, immobile, tenta de se remémorer, ce qu'il avait, par bribes, entendu lors de ce début de repas... « Une parturiente avale dans les premiers jours... »

Une parturiente avalait combien de kilogrammes pendant une portée de sept jours ? Breit ne se souvenait plus du chiffre exact. Il avait été fait mention de plusieurs centaines de kilogrammes, pendant... Non : « Plus de deux cents kilogrammes les deux premiers jours... » Non, ce n'était pas possible. Combien ? Voilà, c'était ça : « La femelle dévorait -à une vitesse démoniaque- l'essentiel de ce qui constituerait le corps de ses quatre petits, un impératif biologique... ». D'ailleurs, les deux chiens danois de la maison avaient fait les frais d'un endormissement -malencontreusement trop proche et trop confiant-, lors d'un premier coït des deux étranges bestioles, il n'y avait pas un mois. Un engossement avorté car les deux danois n'avaient pas suffi à nourrir la bête, une bête qui avait vu ainsi se stopper la formation de sa progéniture... Breit était certain de se souvenir : « Les deux chiens n'avaient pas suffi... »

Et c'était pour cette raison « qu'on les isolait l'une de l'autre afin de parer à tout risque... »

\*\*

*«... Les deux chiens n'avaient pas suffi... ».*

Il se releva silencieusement et sorti de cette chambre dite, si dérisoirement, conjugale. Qu'avait-il à perdre ! Tout ! Tout s'il se laissait piéger de nouveau dans un second de ces repas convenus, troubles, ambigus, odieux au point de croire qu'il était aveugle. Tandis que, là, dans la nuit, seul...

Le drap prudemment repoussé, le corps glissé lentement hors du lit, ses pieds se posèrent sur la descente de lit. Là, il chaussa méthodiquement ses pantoufles, comme il l'avait fait tant de fois, quitta la pièce en se guidant sur la minuscule veilleuse et referma la porte, derrière lui, avec mille précautions. Une autre veilleuse diffusait

une luminosité insignifiante à l'autre bout du couloir ; il s'en contenta. Effleurant l'épaisse moquette blanche, il atteignit le dégagement du palier. Redescendant prudemment les larges marches, il gagna le vestibule. Là, il s'estima hors de portée d'un réveil intempestif de Laétia et souffla. Un petit salon était à dix pas... Les bruits y seraient mieux étouffés...

Une veilleuse répandait un éclairage aux alentours d'un fauteuil, il s'y installa confortablement et s'obligea à réfléchir posément : « Ce ne serait pas lorsque Webers serait repartie qu'il pourrait se venger, et, s'il se décidait, ce devait être, là, aujourd'hui, cette nuit, maintenant. Weber dormait chez elle, cette nuit, mais rien ne prouvait qu'elle serait encore là demain : Ses absences nocturnes, aux multiples prétextes, pouvaient fort bien se prolonger subitement toutes les nuits, puisqu'elle découchait sous les prétextes les plus divers. Ce Stève Evens ne se sacrifierait pas éternellement... Ces devoirs « conjugaux » par procuration, arbitrairement décidés par lui et Weber, devaient être perturbés dans leur régularité, ils s'impacienteraient nécessairement, tôt ou tard...

Peut-être le dernier jour, la dernière occasion, avant ce second départ ?

Une opportunité ultime... Mais, par quel moyen, faire payer à cette femme calculatrice ce mépris définitif qu'elle avait exposé, sans honte, sans scrupules, délibérément, à son encontre ? Même pas une trahison : Un irrémédiable dédain ! Un mépris échappant à toute reproche verbal, à toute tentative de dispute... S'emparer d'un couteau et lui plonger dans le cœur, pendant son sommeil ? Breit ne s'en sentait pas le courage physique. Même si sa haine prenait force, à chaque minute qui passait, le geste, même en pensée, le paralysait. Plus il réfléchissait à cette trahison, et plus il savait qu'il n'aurait pas la détermination suffisante pour lever une arme et la plonger dans le corps endormi. Et flancher, au fatal instant... Laisser son bras – inexpérimenté- flotter...

Pourquoi se le cacher, il devait trouver un intermédiaire.

Ne restait bien que l'élimination, mais... De plus : Une élimination physique qui devrait durer, se prolonger, pour laisser mesurer, à cette manipulatrice, combien sa victime avait compris. À quel point l'époux « factice » avait eu droit de se rebeller. Mais que, cette fois, –définitivement-, il n'avait plus admis. Que le poids des années de trahison ne pouvait avoir que cette juste compensation.

Une agonie, sinon douloureuse, du moins : Pas immédiate...

Mais comment ?

\*

Breit récapitula : S'il éliminait toute arme tranchante ou contondante, alors il devait activer son imagination. Précipiter la dormeuse par la fenêtre ? Du deuxième étage, la jeune femme sportive (et en pleine forme) était bien capable de se relever de la pelouse, sur ses deux jambes, un sourire goguenard en guise de reproche. Il fallait trouver un autre moyen, plus à sa portée d'homme sur le déclin...

Mais le temps passait.

Puis ce fut un quart d'heure... Il fallait que son esprit échappe à ses images classiques de meurtres, que n'importe quel policier, même avec un QI de 99, éluciderait en deux minutes. Un moyen suffisamment ambigu, vicieux... On le soupçonnerait, certes, mais l'on ne pourrait rien prouver... Ne pas s'illusionner, d'accord, mais un moyen qui lui permettrait d'échapper à une condamnation certaine. Des produits chimiques, alors ? Ce n'était pas sa partie, il n'avait aucune compétence en la matière. Et en savait encore moins sur le contenu de ces petites coupelles, hermétiquement closes, posées à hauteur d'homme dans une des vitrines, à la minute,

il venait d'en apercevoir la présence, en passant, dans le vestibule. Deux petits flacons de verre, précieux, obstrués de pellicules métalliques, qui luisaient, fluorescents, au contenu énigmatique...

Aucune utilité ! Qui plus était : Le risque de laisser échapper, peut-être, des émanations délétères, dangereuses, peut-être, en premier -pour lui-, dès qu'il aurait fait sauter une capsule. Et puis... qui accepterait l'idée que l'épouse n'avait pas expliqué à son mari les effets du produit enfermé ?! Si produit il y avait... Encore bien si un gaz, libéré par son entreprise irréfléchie, ne le plongerait pas dans un fou-rire idiot pendant des heures ou des jours... Ou le ferait hurler une inextinguible confession pendant des semaines ? Non... Un autre moyen, plus anonyme, plus efficace...

Et l'idée, une fois encore, s'imposa à lui : Élaborer une machination, où ces séroutz joueraient les premiers rôles...

Les deux molosses de chiens, précisément, cette saleté de femelle les avait bouffés tous les deux... Bouffés ? Non : Littéralement -vidés-.

Oui, il y avait ce séroutz femelle qui avait été capable de ne laisser que les peaux vidées de ces deux danois, voilà pourquoi on ne laissait que le mâle en liberté et qu'on isolait la femelle... Ces espèces de carpettes maléfiques, aux poils épars et mordorés, de couleur fluctuante, avaient le fâcheux atavisme de se plaquer sur toutes les matières organiques pour s'en nourrir. Permettre à cette femelle, introduite sur Terre, cette saleté !, d'atteindre la chambre à coucher ? Lors de l'enquête : L'excuse de l'inattention... « Une distraction », fatale... Une porte mal fermée. La femelle s'était glissée nuitamment... Un hasard dramatique que cette bestiole, ramenée de la troisième planète de Lalande, s'en soit pris à sa femme plutôt qu'à lui... Un monstrueux hasard... Attendre si longtemps, des années, pour voir sa femme sucée à mort pendant son sommeil, par une de ces saloperies dont on croit connaître... Pourquoi avoir toléré ! Un laxisme criminel... »

Même si un doute subsistait dans le crâne des enquêteurs, ce ne serait pas ces saloperies de tapis qui iraient chanter « qui » avait entrouvert la porte pour la laisser passer. Oui : « La »... Car c'était la femelle la plus active dans cette exercice de se coller à sa victime, avec le plus de discrète célérité, et d'expédier ses suçoirs dans l'épiderme de la victime, jusqu'au plus profond de ses organes, avec le plus d'appétit. La séroutz...

Mais : « Quand le couple avait accompli l'acte... ». C'est ce qu'il avait entendu au cours d'une conversation.

Pour qu'il y ait *acte*, il fallait réunir les deux bestioles... Et là résidait le problème. Car pour réunir dans une même pièce ces deux engeances, encore fallait-il trouver le mâle au moment opportun. Quand on ne le cherchait pas, on marchait dessus, mais il suffisait d'en avoir besoin pour passer à côté ou dessous des dizaines de fois sans même deviner sa présence... Et, après les avoir réunis, encore faudrait-il qu'ils veuillent bien s'assembler... Mais, en préalable : Les rassembler. Leur mimétisme était parfait avec les objets qu'ils enveloppaient, ou sur lesquels ils s'étaient étalés, ce ne serait pas simple. Surtout de nuit, et surtout pour le mâle qui devait avoir fui le vestibule. Leurs teintes, leurs ombres, au point que c'était souvent par pur hasard que l'on en découvrait un plaqué sur un mur ou collé sur une fenêtre ; soit dit en passant, un remarquable tour de force si l'on considérait ce dernier support. Ensuite, pour les transporter, rien de plus aisé. L'une et l'autre, à jeun, ne dépassait pas les quatre kilogrammes chacun ; pour des êtres vivants de près de deux mètres carrés de surface : Même pas le poids d'une bonne couverture...

Breit remarqua que son esprit se polarisait sur les séroutitz ; il s'intéressa à creuser les solutions qu'auraient pu offrir les capacités de ces bestioles en tant que « possibilités ». À priori : Les séroutitz, de part leur comportement non pas belliqueux mais affamé, sous certaines conditions, étaient à même de résoudre –son- problème. Surtout la femelle. S'il parvenait, au cours de la nuit, après les avoir fait s'accoupler et avant que sa femme ne se réveille, à l'introduire dans la chambre, il y avait gros à parier qu'elle ne mettrait pas une demi-heure pour se fixer sur l'humaine et la pomper de sa substance...

La difficulté était de les rassembler en très peu de temps. Et si la suite se passait aussi vite que ça s'était passé pour chacun des deux chiens danois, un quart d'heure d'horloge et l'affaire serait réglée irréversiblement.

La bizarrerie comportementale de ces bestioles était entendue, et, en particulier, le potentiel de la femelle, apte à résoudre son problème... L'idée prenait force et crédibilité. Il suffisait donc de les retrouver tous les deux, de les mettre dans une pièce, d'attendre quelques instants, et, pour ça, les attirer dans le petit boudoir contigu à la chambre... Comment ? Disperser quelques écuelles dans la maison, constituer un réseau de plus en plus rapproché et... S'assurer si les unes et les autres étaient vidées ? Ou alors : Retrouver seulement le mâle, le balancer dans la pièce où la femelle était tenue en surveillance, capturer cette dernière, aller –la- porter dans la chambre...

Aller la porter... Guère prudent ! Sauf à devoir utiliser cette longue pince pour les bûches de bois, en fer forgé, devant la cheminée...

Le scénario, en fait, était plus délicat qu'abordé de prime abord : Rassembler les deux circuits d'écuelles dans le boudoir, vérifier si ce n'était pas qu'une seule bestiole qui nettoyait les appâts, puis fermer, puis attendre, se relever, à l'examen, une stratégie problématique car plus qu'hasardeuse. Quelques écuelles feraient-elle leur office ? La dernière dans la chambre, pour l'attirer au pied du lit de Weber... Se tenir à l'abri après avoir ouvert le boudoir. Ne venir qu'ensuite pour enlever tous ces indices... Après s'être assuré que son épouse...

Tout ces manœuvres étaient bien aléatoires.

Mettre ces deux bêtes « en contact »... À priori, aucune difficulté : La seconde était enfermée dans un appentis, à l'extérieur, il suffisait d'y amener le mâle après l'avoir trouvé. Il en revint à cette solution.

Cela pouvait se faire discrètement mais, pour peu qu'il trouve la clef de l'appentis... Et où, ailleurs qu'au tableau ? La logique-même. Mais cela n'était plus aussi simple ensuite, car il faudrait replacer le mâle dans le local, en lieu et place de sa femelle, afin de pouvoir avancer un premier argument : « Il n'y connaissait rien à ces bêtes... Elles avaient été malencontreusement rassemblées et la femelle avait été ramenée illico presto dans son réduit dès qu'il s'en était aperçu... Un coup de chance, il avait dérapé dessus... Sauf, détail affreux dû à son ignorance : Il avait cru enfermer et remis à l'isolement la femelle... paraît-il moins dolente que le mâle... Mais, funeste erreur : C'était elle qui était restée en liberté. Seconde et tragique malchance pour son épouse, cette sale bestiole s'était plaquée, entre temps, sur le premier corps venu qu'elle avait rencontré : Celui de Laétia Webers... »

Là-dessus, il pourrait broder, face aux enquêteurs : « Depuis son retour, les relations conjugales avec son épouse étaient au point mort... Ils avaient des lits jumeaux, d'ailleurs, pour dormir, comme ils pouvaient le noter... Non, elle le repoussait et lui s'était fait une raison : Il prolongeait ses soirées, seul dans la bibliothèque, se couchait que bien plus tard... » etc. etc. La police ne négligerait pas

de fouiller dans toutes ces allégations.. Trouverait quelques amis de sa femme suffisamment bavards... Le mépris... l'Amant... De sérieux soupçons sur lui...

Il fallait réfléchir, préparer des réponses.

Mais il était bientôt trois heures du matin, et si réfléchir était raisonnable, il fallait néanmoins se décider ; Cényl Breit alla chercher les deux pièces maîtresses de son scénario : La clef de l'appentis, puis, la pince à bûches...

\*

La femelle, dans l'appentis, fut longue à repérer. Breit la découvrit sur une paillasse carrelée de mosaïques blanches. C'est à l'irrégularité des traits des joints qu'il situa l'animal. Il aurait été bien en peine d'en définir la couleur, tant le blanc de la céramique avait escamoté sa couleur grise. Mais elle était bien enfermée, là, et c'était à vérifier. Maintenant, point deux : Récupérer le mâle. Peu confiant dans son sang froid, il laissa la clef sur la porte pour la retrouver sans difficulté, puis revint dans le corps du bâtiment d'habitation, en quête du mâle.

Ce fut plus laborieux, car plus le temps passait et plus il commençait à s'affoler. Enfin, il remarqua le mètre carré un peu plus sombre qui stationnait, à plat, au-dessus du chambranle d'une porte. Il approcha une chaise, pinça énergiquement après avoir raclé le mur, se saisit de l'animal. D'abord, par maladresse, il relâcha la bête et dut la récupérer alors qu'elle se hissait le long d'un mur à trois mètres de là. Son poing resserrant énergiquement la pince, son bras enregistrant les contorsions spasmodiques brutales de la créature, il l'emporta jusqu'à l'appentis et le balança par l'entrebâillement de la porte. Puis referma soigneusement.

Revenu dans le corps de bâtiment principal, il monta le large escalier et gagna le boudoir. Essoufflé, le cœur palpitant d'une inquiétude péniblement contenue, il s'appuya contre une cloison et parvint à recouvrir une respiration normale. Il posa la pince par-terre et se força à patienter...

« L'acte sexuel était précipité chez ces bêtes abruties » avait gloussé le fameux Steve Evens, qu'un sourire prudent et entendu de la part de Weber avait tempéré. Un sourire sardonique illumina le visage de Breit qui pensa, pour lui-même, un « tant mieux » plein d'espoir. Puis, patiemment, à sa montre, il compta une demi-heure. L'instant devenait crucial. Au fur et à mesure des minutes, Breit repassa dans son esprit tous les gestes qu'il devait accomplir : Premièrement, aller à l'appentis et chercher des yeux, très rapidement, la femelle. Se méfier : Prendre la grise. S'en saisir, la porter dans la chambre, la laisser. Au petit matin, aller au lit, faire semblant de la récupérer, se précipiter sur un téléphone et appeler à l'aide

Il réalisa la première partie de l'opération dans la précipitation, terrorisé qu'un bruit ne réveille son épouse.

Quand il revint à l'appentis, l'une des bête suivait l'autre. C'est ce qu'il comprit, après avoir essayé de détailler les contours ternes et mouvants de l'une et de l'autre. Subjugué et décontenancé, il douta que l'acte sexuel fût accompli. Mais il ne pouvait plus reculer, compte tenu de l'heure... Se saisissant du plus grisâtre, il revint à l'habitation, monta le grand escalier, alla le poser près de la porte de la chambre après l'avoir entrouverte.

Maintenant, il était bon pour rester debout jusqu'au matin. Il fallait se faire une raison, à partir de cet instant, il ne contrôlait plus rien.

À quatre heures du matin, par acquis de conscience, il ouvrit délibérément la lumière. Les deux lits étaient sens dessus dessous. Une bourrasque était passée là,

draps et couvertures, comme arrachés des lits, en désordre, traînaient au sol et partout. Le corps de son épouse semblait s'être tassé sous une partie de la familière couverture bleue, mais son visage, encore visible, ne montrait aucun rictus ni expression de terreur. Pour ce qu'il en osa déduire, car la panique le gagnait : Elle dormait.

Hâtivement, il scruta la moquette, les descentes de lits, puis les murs... Rien. Pour ce qu'il pouvait en voir : Pas de séroutz. Mais il aurait fallu examiner chaque décimètre carré de la pièce, tapis, rideaux, plafond, et le dessous de cette couverture bleue compris ; il en était incapable. Et puis, impossible de s'y risquer sans, éventuellement, réveiller sa femme prématurément. Et surtout, au fond de lui : Sans risquer de perturber la bête dans son œuvre, sans lui-même prendre le risque qu'elle se retourne contre lui !

Sa tentative de faire le point avait tourné à l'échec, la pièce était jouée.

Et la débandade de son esprit était totale.

Peut-être les bestioles n'avaient-elles pas accompli l'acte de reproduction ? Ou toute autre raison ? Telle celle, pour cette femelle, d'avoir été nourrie copieusement la veille ?

Mais, pour rien au monde il ne se serait allongé sur son lit ; il battit en retraite pour s'en revenir dans le petit bureau du rez-de-chaussée, là il s'effondra dans le large fauteuil et s'y tassa. S'y recroquevilla. Le drame était joué.

Lamentable. Il avait été lamentable ! Avait-il tout pris en compte ? Il n'arrivait pas à s'en persuader. Ressasser dans sa tête toutes les phases menait à des impasses. Trop d'inconnues. L'acte d'abord... Le temps pour déclencher l'appétit de la bête...

Une opération improvisée. Irréfléchie ! Qui allait le mener droit dans une prison ! Tant pis, toutes ses explications qu'il fourniraient, qu'il avait laborieusement élaborées pour répondre aux enquêteurs, elles n'avaient plus la moindre crédibilité, il en était persuadé. La pensée s'imposait dans toutes ses conséquences : C'était fichu. Comment expliquerait-il la présence de la femelle dans leur chambre et que lui en réchappe ? Encore le hasard ? Faire lit à part, d'accord, mais ce n'était pas –chambres- à part...

On ne s'improvise pas assassin. Il avait été nul, jusqu'au bout... Non, le bout serait l'emprisonnement. Et celui-ci risquait fort de durer : On lui ferait payer –cher- le prestige de l'épouse. Ses dernières heures de liberté, voilà ! Il en était là !

Savourant les indicibles et ultimes moments de sa condition d'époux de Laétia Weber, d'homme privilégié, ses paupières, malgré lui, se baissèrent.

Il n'était pas de taille, n'y avait jamais été...

Le confort douillet de l'attente, pourquoi ne pas s'en être contenté ! Se venger, oui, mais intelligemment, mais méthodiquement. Fichu, c'était fichu... Il se tassa un peu plus dans le fauteuil accueillant. Tenter de se protéger de la tempête qui balaierait sa vie dans quelques heures... Un dernier répit... Croire encore à la paix... au calme... oublier... oublier tout. L'attente interminable, les provocations, sa vengeance minable... La répression suspendue au-dessus de ses dernières années de vie... Le mépris, l'hostilité de tous ces gens qui s'étaient investis en la personne de Laétia Webers, en avaient fait leur idole, leur exemple. Ils seraient toutes et tous là, pour l'écharper, avant même son entrée en prison.

Il se voyait, pour le protéger quand même de la foule, repoussé sous un siège de voiture. Des chaussures énergiques, brutales. Un espace exigü, où il devrait se tasser, devenir invisible, sous la poussée des jambes des inspecteurs chargés, à regret, de lui épargner la vindicte populaire... Et puis, à l'extérieur, deviner les visages haineux, les poings qui se dressaient, les voix hurlant « Meurs, salaud ! »... Et puis les



projectiles malodorants, les bouteilles se brisant, les éclats qui le blessaient, le perçaient de toutes parts... La Foule. La Foule se jetant sur lui... La vengeance...

Une image glacée de mort s'empara de lui. Le lynchage... La Foule le piétinant, encore et encore...Le poids de centaines de personnes. De milliers de personnes. L'étouffement définitif...

\*\*

En sursaut, il se réveilla. Une voix ironique s'adressait à lui. Une voix féminine... Il tenta de se redresser, mais le moindre geste exigea de lui un effort surhumain. Il capitula. Peina pour se tourner...

- Alors Cényl ? Tout ne va pas pour le mieux on dirait, hein ? On grelotte ? Tu as froid ? On a une grosse envie de dormir ?

## ***Le cadeau à son Pépère.***

Science fiction

\*\*\*\*

*Avoir attendu le retour de son épouse trente années, Breit s'en serait peut-être remis. Mais apprendre qu'elle comptait repartir...*

\*\*\*\*

En cette fin de novembre 3 001, si la foule avertie avait vu son émotion se hisser au niveau du prestige engendré par le tout récent retour du vaisseau « Fée Morgane », Cényl Breit, lui, se sentait irrésistiblement emporté pour un destin qu'il n'avait pas choisi. En fait, force lui était faite : Qu'il n'avait - jamais - choisi, et ce, depuis plus de trente ans. Depuis un mois que son épouse était revenue, il n'avait pas pu obtenir plus de dix minutes consécutives d'intimité. De plus, au fil des émissions à grand public -auxquelles Laétia Webers était systématiquement invitée-, ses projets -à lui- s'effilochaient, et la certitude s'installait qu'un définitif basculement allait le précipiter dans une trappe. En effet, un mot par-ci, une allusion par-là, lui faisaient appréhender que son épouse n'écartait pas l'idée d'un second départ, et que lui, son époux, qui avait déjà gâché de longues années de sa vie à l'attendre lors du premier voyage d'exploration, verrait son calvaire recommencer. On aurait compris à moins que l'Époux était passé aux profits et pertes avec une désinvolture qui aurait révolté l'homme le plus effacé. Toutes ces années à attendre ! Et pourquoi ? Si son Épouse admettait si volontiers un second voyage, avec une telle légèreté, sans que cela génère sur son visage la moindre contrariété, comment ne pas être interloqué ! Comme si l'idée avait été admise depuis des lustres. Et pourquoi ne pas en avoir débattu avec son mari à son retour, avant de l'envisager si délibérément ?! Un écueil à la logique. À cette logique, à laquelle il s'était si souvent et si désespérément raccroché pour trouver des forces à patienter encore, et encore, et encore, toutes ces années... Son épouse s'était-elle déjà lassée de leurs retrouvailles ? Si promptement ? À priori, ces premiers jours avaient été si déconcertants...

Quand il songeait aux conditions de leur rencontre, survenue trente années auparavant, quel éblouissement, alors, n'avait ravagé pareillement sa vie. Il venait

d'avoir trente-deux ans quand il s'était rendu à cette gigantesque et féerique soirée mise en scène pour l'événement du millénaire : L'envol du Fée Morgane, premier vaisseau approchant la vitesse de la lumière. Son retour coïnciderait approximativement à l'année 3 000, et ce premier voyage, loin du Système Solaire familial, verrait la performance humaine éclater dans toute son apothéose. En fait, à l'époque, on s'était prudemment donné quelques mois de délai, car le retour devait se réaliser, mathématiquement, deux mois plus tôt, et, pour se ménager une marge d'erreur, on avait prévu le printemps 3 002 pour ultime date du retour. Dans les limites de cette tolérante fourchette, la mécanique céleste n'aurait qu'à se courber. Et elle s'était pliée, le présent l'attestait : le Fée Morgane était revenu dans les délais impartis, le 30 Octobre 3 001

Trente-deux ans... Il y avait trente-deux ans de ça. Breit, alors, obscur responsable des Programmes de Maintenance du premier vaisseau partant pour le système de Lalande 21185, avait reçu sa carte d'invitation pour cette soirée ; les Organisateurs n'avaient certainement pas pu se soustraire à l'obligation d'admettre la présence de quelques techniciens, en nombre compté, malgré la qualité des invités par ailleurs conviés. Que de longs mois s'étaient écoulés depuis... Ce soir-là, à l'écart avec trois collègues, qui, convaincus de leur insignifiance tout comme lui, songeaient à s'éclipser, Laétia Webers était apparue dans la vie de Breit. Plus comme un être lointain, ni comme une vedette monopolisant les couvertures des magazines et les émissions à propagandes les plus diverses, ni comme une personne auréolée, perchée sur les tribunes, silhouette lointaine, ni tel ce fier Symbole que les écrans, quadrillant la trop grande salle de réception du Salon des Techniques Spatiales, reproduisaient, non !, mais comme un être réellement vivant. En effet, ce soir-là, la vie de Breit avait été percutée par celle du Symbole de la réussite.

Après son court mais efficace discours, Laétia Webers, sur une aimable inclinaison de son radieux visage, avait quitté la tribune. On l'avait cru partie ailleurs, pour quelque énième réunion bien plus importante. Mais, ô surprise !, elle était réapparue. Où ? À l'entrée de la salle. Pour se mêler à la foule ! Un acte s'apparentant à un Étoile admettant le fait qu'elle ait pu être humaine : Webers avait su sacrifier au Commun. Et ce, sans que nul ne le ressentisse pour une corvée : Tout simplement.

Telle une lumière magique, elle avait aussitôt capté l'attention de l'Assistance, du seul fait de ne pas s'être échappée de cette cérémonie guindée : Une étoile consentant à descendre de la tribune pour se mêler aux chiches destinés humaines.

Laétia Webers.

Les souvenirs de Cényl Breit surgissaient comme autant de tumultes silencieux se confrontant à la présente réalité. Laétia Webers, ou, plus exactement : La Lieutenant Générale, Laétia Webers, promue Pilote -en Chef- du Fée Morgane.

Qui d'autre - l'évidence même -, en cette année 2969, aurait pu être désignée, pour piloter la première expédition pour les lointains, sinon cette jeune femme de vingt-cinq ans ? Elle avait la jeunesse, l'intelligence, la rectitude, l'autorité, le charme, la compétence, bref, impossible qu'on ait pu lui batailler cet honneur. Homme ou femme, aucune autre personne n'aurait été en mesure de lui disputer cette sélection, puisque le premier vaisseau humain ambitionnait de gagner des mondes aussi lointains, Laétia Webers ne pouvait être que -sa- pilote.

Car une Laétia n'embarquait pas à bord d'un vaisseau, une nuance, elle s'envolait accompagnée du Fée Morgane, d'égal à égal, sinon un patent ascendant sur la machine s'il y avait eu devoir de comparer. Tout comme elle n'avait pas été

seulement « une des trois femmes » sur les huit membres d'équipage, mais bien la Première Humaine qui aurait abordé des mondes situés à plus de huit années de voyage de la lumière de là. Un peu plus encore : L'Humaine Femme.

Ce 21 Mars 2969, à 23 heures précises, après avoir disparu de la tribune, elle était entrée dans la grande salle par une porte latérale. Simultanément, une onde de silence s'était subrepticement introduite avec elle. En quelques instants, les conversations des uns et des autres s'étaient faites inaudibles. Parce que l'on ne pouvait plus se permettre de garder sa suffisance ou sa distraction quand une Laétia Webers entrait là où son infime vie de personne quelconque respirait. Comme on ne pouvait plus se passionner pour des propos tenus par le Mondain et le Vulgaire, le Commun et le Satisfait. On ne pouvait que faire silence et polariser sa personne -modeste matériau de ferrite esclave d'un irrésistible et somptueux magnétisme -, en direction de cette femme qui, telle un pôle, captivait les foules.

Alors, Laétia, ce soir-là, avait tracé un chemin dans la foule, peu à peu, offrant son ébauche de sourire à l'un, marquant un semblant de révérence à l'autre, acceptant l'offre de passage d'un troisième, comme une caravelle enluminée, comme le Fée Morgane -à son image- aurait pu être lui-même copié, s'avancant : La seule Personne, digne de ce mot, parmi les trois mille convives.

Puis elle avait ralenti sa majestueuse progression, et, à une quinzaine de mètres du petit groupe, où Breit, infime protagoniste d'un projet grandiose se morfondait, elle avait marqué un temps d'arrêt. Un événement dont l'onde de choc poussa les plus timides à se hausser sur la pointe des pieds pour tenter de découvrir « Qui », et les plus hargneux, évidemment, à maudire cet accès interdit de la seule galerie en surplomb d'où une vue plongeante aurait pu offrir quelque information sur l'impact de son regard.

En une phrase, en une constatation, à cet instant, Laétia Webers était arrivée là où elle l'avait décidé. Son regard avait erré, comme distrait, puis s'était arrêté dans celui, déjà subjugué, de Breit.

On ne peut considérer un rêve comme une réalité ; Breit ne s'y était pas risqué. Sa personne ne devait qu'au hasard d'avoir été sur l'immatérielle trajectoire et voilà tout, dans cette hasardeuse direction : Un ectoplasme parmi cent autres. Mais, dans la minute qui avait suivi, Breit avait admis que le regard de Laétia Webers avait croisé le sien et qu'il s'y était attardé. Bien obligé ! Reprenant, de son indicible démarche, son avance, elle l'avait orientée dans sa direction, sans le quitter des yeux, comme un navire reconnaît le phare salvateur, comme on se guide, pour sa survie, vers un port, vers le seul but qui vaille...

Sa silhouette, en grande tenue d'apparat de la Flotte (qui l'aurait avantagée encore, si cela avait été possible ) avait sinué entre les derniers groupes qui faisaient encore obstacle. Les convives s'étaient écartés d'elle, avec ce retard qu'ont les pauvres esprits de ne pas avoir compris assez rapidement l'honneur qui leur avait été fait d'assister, de si près, à cette démarche coulée et altière. Un effacement, brouillé par la surprise, comme s'il avait été permis de mettre en doute le choix de la Générale pour un but si apparemment dérisoire : ce recoin de salle. Un majestueux soleil égaré, telle une comète stupide, pour une ombre de Néant : Webers n'avait pu que s'être fourvoyée dans cette foule, en venant là, une stupéfiante erreur de sa part.

Mais, dans cet instant, à tous, le doute n'avait plus été permis bien longtemps quant au but que Laétia Weber s'était fixé : Cényl Breit. Lui était la cible de cette venue, lui seul en était le but.

Breit avait vu ce regard s'approcher du sien, puis s'arrêter, face à lui, à un mètre à peine. Puis une main fine, conciliante mais ferme, avait capté son avant-bras,

gentiment. Il avait entendu, ensuite, une phrase, que la seule attitude -subjuguée- de ses collègues avaient implicitement confirmée :

« *Je rentre chez moi, je n'attendrai que quelques instants dans le hall...* »

Puis elle avait fait demi-tour en laissant s'attarder une main qui avait exercé une faible (mais indiscutable !) pression. En fait, pour Breit : Un frôlement brûlant. Les doigts longs et fins avaient prolongé la rencontre avec son poignet et, en un lent mouvement lascif, la Lieutenant Générale s'était retournée, non sans avoir laissé son regard s'attarder encore, en une ultime esquisse de sourire. Puis, tentant de dépasser cet instant contrariant que sont les séparations nécessaires, le regard ambigu, comme s'il avait semblé appréhender dès cette seconde quelque fragment lumineux d'un futur proche plein de promesses, s'était perdu dans le vague. Et Webers avait fini de tourner les talons.

Après cette invite inouïe, Laétia s'était ressaisie, c'est ce qui venait à l'esprit. En sens inverse, pourtant apparemment toujours aussi certaine de son but, la Lieutenant-Générale avait tracé un nouveau sillage entre les groupes. Elle s'était dirigée vers la sortie principale, où sa silhouette s'était évaporée, avait disparue, comme seule une apparition sait accaparer le temps et l'escamoter, se substituer à lui, se fondre dans un nouveau futur qu'elle -seule- savait dompter.

Ainsi, Laétia Webers avait traversé une salle bondée de plus de trois mille personnes, n'était venue droit sur Breit que pour lui confier cette phrase :

« *Je rentre chez moi, je n'attendrai que quelques instants...* »

Laétia Webers avait dit : « Je n'attendrai que... ». La Lieutenant-Générale envisageait donc, ainsi, n'aurait été qu'une soirée, l'idée de partager un moment de son futur. Et compte tenu de ce qui s'était ensuivi, elle avait donc, envisagé -déjà-, ce soir-là, de faire partager son futur. À la face de tous, à son côté, elle avait admis, à compter de ce soir-là, un éventuel compagnon. Pour une seconde ou pour dix ans, là n'était pas la question. Et elle l'avait désigné, là, au vu et au su de toutes et de tous. Elle avait parlé d'une voix calme -mais parfaitement audible- pour exprimer cette extraordinaire décision : Elle allait attendre monsieur Cényl Breit. Pourquoi ? Parce qu'elle l'avait repéré, un jour, parce qu'elle l'avait choisi, parce qu'elle avait décidé de rentrer chez elle, cette avant-veille de son départ, en compagnie de cet obscur technicien.

Oui... Le 21 Mars 2 969, Breit, tout étourdi, le point de mire de toute cette portion de la salle, puis, le lendemain, de la Presse mondiale, s'était laissé emporter dans ce sillon que laissent les cataclysmes dans l'écoulement du temps en affolant les émotions de ceux qui les vivent.

Sans convoitise, ne tentant même pas de mettre -c'eût été inutile- des qualificatifs sur cet instant rare qui lui enjoignait de rejoindre cette femme exceptionnelle, il avait gagné cette sortie, dans sa foulée, comme on répond à un Appel péremptoire lourd de signification.

Le 21 Mars 2 969, à 23 heures, précises : Moins qu'un instant, pour pulvériser une vie, la dissoudre dans cette dilution tenace et dévastatrice qu'est la surprise du merveilleux.

\*\*

Il se disait que Laétia Webers, à 25 ans, n'avait jamais eu le temps de sacrifier à la moindre aventure sentimentale, et pourtant, ce soir-là, avec une désinvolture que seule une femme comme elle pouvait maîtriser, elle avait ouvert portail, parc et maison. « Une propriété de famille depuis le décès accidentel de ses parents », avait-

elle précisé. Puis, dissimulant mal sa réserve par une audace feinte, elle avait offert à Breit sa couche avec une grâce rare : L'unique chambre nuptiale du Paradis, s'il y en eût une un jour.

Le lendemain 22 Mars, Webers, devant se rendre à une ultime réunion, s'était levée tôt. Elle était revenue en début de soirée, vers les 19 heures, puis, après un léger en-cas, un prêtre, précédant la venue de celle d'un notaire, s'était présenté pour bénir leur union. Les actes notariés précisés et signés, le notaire s'était éclipsé, laissant la place pour une séance de signatures de personnalités scientifiques ayant contribué au projet « Lalande 21185 ». Une séance qui s'était prolongée fort tard. Puis elle s'était couchée, minuit passé, non sans avoir rappelé Cényl à la sagesse, sachant qu'elle devrait pouvoir avoir recours à toute sa vitalité pour l'envol prévu pour le 23 mars ; en effet, le Fée Morgane devait partir le surlendemain de leur rencontre.

Cényl n'avait obtenu, de ces deux jours, qu'une petite heure de passion : La femme qui allait rallier le système planétaire de l'étoile Lalande avait besoin de toute son énergie. La Lieutenante Général s'était rapidement endormie ces deux soirs-là. Et comme le lendemain avait exigé sa présence pour les ultimes préparatifs et les dernières répétitions, Breit ne l'avait plus revue, sinon par ces plates images retransmises aux Actualités. Des images que l'on rediffuserait pendant des jours, pendant des semaines, et, par la suite, à la moindre occasion, sans que Breit sache, précisément, dans quel éther du temps ou de l'espace était parvenue son épouse.

Un voyage qui l'avait emportée pour un système planétaire situé à 8,1 années/lumière de la Terre. Donc, une absence théorique de, aller et retour : 16,2 années.

Breit, tout à sa divine surprise, avait assimilé ces 17 années d'absence. Il avait compté large pour combattre son désappointement une bonne fois pour toutes. Mais cette estimation précipitée, qu'il acceptait intellectuellement et globalement sur l'instant, s'était révélée fallacieuse et par trop erronée. Car Laétia Webers -sa femme-, était partie pour Lalande, à 8,1 Année Lumière de la Terre mais, avec -ses-années. Des années que Breit comprit, comme on sort péniblement d'un rêve, qu'elles ne seraient pas proposées en partage à son époux. Elle lui laissait les siennes. Par la Faille du Continuum repérée dans cette direction, cela ne permettait que l'espoir d'un coefficient de temps -incompressible- de 1,8. La Lieutenante conserverait, ainsi, quasi jalousement, son temps, il ne l'avait découvert qu'après coup : Tandis que Webers, elle, vivrait environ dix-sept années, lui, Breit, en vivrait, au minimum, 17 années/lumière multipliées par ce coefficient 1,8 = environ trente années.

Mais, si ce coefficient indiquait que, compte tenu des temps perdus aux accélérations et aux visites de ces deux mondes, le temps passé à bord du « Fée Morgane » n'excéderait que de deux mois le temps imparti à cette odyssée, soit dix-sept ans environ, le temps fit vite son œuvre pour faire comprendre à Breit qu'il n'était rien pour lui. Sottement, il s'était arrêté à ces détails, tel celui des temps perdus lors des accélérations et décélérations ; il avait omis de calculer et de prendre en considération ce qui était, pourtant, l'essentiel : L'arbre d'une possible erreur de trajectoire pour atteindre Lalande ou ces inévitables pertes de vitesses, avait masqué la forêt de cet implacable coefficient de « 1,8 » et de ses effets. La vieillesse, -savieillesse, était -déjà- à l'affût au moment du départ. La marge d'erreur admise pour l'aller et le retour n'était que secondaire ; autant dire que la faiblesse des groupes propulseurs du vaisseau n'interviendrait que pour une infime contrepartie dans la

différence des temps respectifs, et n'aurait pu, en rien, influencer sérieusement, sinon infinitésimalement, sur la durée de l'absence.

« Rétablir »...

Il n'avait pas prêté une attention assez soutenue à un autre aspect de la formule  $E=MC^2$ . Maintenant il sautait aux yeux : Quand Webers serait revenue, elle aurait « moins » vieilli. Et elle était revenue ainsi ; une très jolie femme, touchée, en réalité, que des dix-sept années du voyage aller et retour, et portait beaux ses quarante-deux printemps réels. Tandis que lui, Cényl Breit, son époux, resté sur Terre, s'enlisait, ô combien !, dans sa soixante-troisième année.

Le jour du départ, Breit, bien qu'étourdi outre mesure par ce qui venait de lui arriver, était loin d'être un nigaud : Déjà, son esprit avait intégré que sa femme vieillirait moins vite. Mais huit jours plus tard, de la perception de ce simple concept, le fait était passé à une pesante réalité. Et, passé un mois, de simple conséquence spéculative de l'esprit, à une réalité s'installant, prédisant, expliquant -pour lui seul-, un inévitable désastre.

Breit devait s'avouer qu'il n'avait pas pris l'exacte mesure de ce que serait si long à vivre ces heures qui devaient ne plus en finir pendant plus de trente ans. Pas plus que -seule- son épouse sortirait pimpante de cet interminable tunnel : Le coup de foudre userait sélectivement. Il avait été condamné à vieillir bien plus vite que sa femme. Il était déjà vieux, et son épouse, encore jeune, toute auréolée du périple accompli avec succès par le Fée Morgane, resplendissait de son triomphe et, par trop visibles, de ses atouts de santé et de formes. Un périple programmé et respecté en tous points, puisque tous les mondes prévus avaient reçu sa visite, un périple qui n'avait qu'écorné sa prestance, pourquoi préciser une telle évidence.

Au lendemain de l'envol, il était l'Époux de la Femme qui emportait les espoirs humains. L'attente de lendemains plus lumineux et enflammés, après son retour (un jour pointé dans le futur mathématique), ne pouvait que valoir toutes les patiences. Moderne, contemporaine, modeste Pénélope au masculin, il patienterait, dans l'espoir d'assouvir les élans que les quelques quarts d'heure de cette brûlante passion -trop vite esquissée- avait générés. Il attendrait. Mais il s'était abusé sur son aptitude à surseoir à ces retrouvailles. Son rêve était devenu patience, avant de se muer, au fil des ans, en une languissante fatigue mentale, incapable de le dépêtrer de ce qu'il subissait : Ce poids des ans qui s'entassaient.

Trente années, passées à attendre Webers, n'avaient pas été loin d'user sa flamme, et de lui suggérer, sourdement, qu'une autre épouse -peut-être moins brillante-, ayant choisi pour s'offrir une destination se bornant à un appartement de banlieue (en y transportant un corps beaucoup plus permanent et, ce faisant, beaucoup moins vaporeux), aurait suffi à son bonheur. Une alternative qui eût été de plus de chaleur, même si dépourvue de reconnaissance des sommités politiques, philosophiques, éthiques, scientifiques, dont pouvait s'enorgueillir Weber, et, par contrecoup, lui.

Mais : Trop tard ! Et ces années, qui voient habituellement, chez tout Être, la plénitude du corps et de l'esprit s'affirmer, avaient filé inexorablement. Breit avait lutté longtemps contre ce bilan aux allures d'impuissance et de déroute, puisant dans d'inconnues réserves (qui le surprenaient lui-même), assez de patience pour surmonter l'épreuve à lui impartie. Et il y était parvenu. Non sans y avoir sacrifié ces années qui l'avaient mené au seuil de ses soixante-trois ans.

Un constat sans concession, lorsqu'il s'était observé dans un miroir : Il n'était plus aussi fringant.

\*\*

Voilà ce que ressassait Breit dans son lit.

Dans le lit jumeau, à trois mètres de là, comme pour mettre en relief sa propre insignifiance, son épouse, pour une rare fois, était présente et dormait. Et dormait, elle, du sommeil du juste. Elle respirait paisiblement, et le régulier soupir semblait, chez Breit, favoriser d'autant les réminiscences de ce qui s'était irrémédiablement enfui, hors d'atteinte, dispersé définitivement pour lui : ses Espoirs et ses projets.

Il se souvenait que, dans les premiers temps de l'absence, le courrier de maintes jeunes filles énervées lui était parvenu : Le mari de Laétia Webers ne pouvait être qu'un homme exceptionnel. Il était peut-être payant de profiter de son esseulement, en tentant une convergence des libidos, grâce à quelques rendez-vous arrachés à coup de rouge à lèvres sur les coins d'une enveloppe de parchemin bleuté, de clichés (probablement retouchés) apparus sur l'écran de sa console, de mèches de cheveux parfumés envoyées, soigneusement enroulées dans des paquets charmants et enrubannés (par ailleurs souvent d'un coût hors du raisonnable et livrés par des coursiers particuliers), ainsi que de maintes autres stratagèmes pouvant retenir son attention. Des milliers de messages, bruissants de soupirs derrière chaque mot, avaient alimenté ces jours. Au fil du temps, cela s'était épuisé devant son refus de donner suite. Et puis, passées les premières années, plus rien ne lui était plus parvenu ; que quelques messages, aux écritures heurtées, toutes en pics, désordonnées, trahissant l'incertain équilibre mental de leurs auteurs féminins (ou autres) d'êtres passablement perturbés. Puis, ensuite, même cela s'était tari. Plus aucune vaguelettes pour pallier à la disparition. Alors l'Époux était resté seul. Il resterait le seul dans l'attente, c'était son lot. Il l'avait admis. Et cela durerait encore des années et des années. Les chiffres, d'évocations mathématiques, étaient devenus témoins de sa languide attente. Un calvaire avait pénétré ses pensées, il l'avait compris peu à peu : Cette équation. Seize virgule deux années multipliées par ce coefficient de un virgule huit...

Au total : Plus de vingt-neuf années. Cela avait été interminable. Tout ça pour quoi ? Pour entendre son épouse dormir paisiblement, et apprendre par la voie détournée d'une émission publique de télévision qu'elle « ne rejetait pas l'idée de repartir ».

Elle ne lui en avait même pas fait part dans le privé, là, ce soir, lorsqu'ils s'étaient croisés dans le vestibule. C'est vrai, aussi, que leurs moments privés étaient réduit à ces rares heures du petit matin, mais quand la femme se dérobe d'avouer ses écarts inhérents à ces réceptions imprévues de fins de soirées... Quand une quelconque « conférence » ne se prolongeait pas jusqu'au repas de midi du jour suivant. Masquant quelque escapade, l'idée ne pouvait que s'installer, Breit n'y avait pas échappé. Leur intimité ? Autant dire : Rien. Le soir, Webers, au bord de l'épuisement, abritée derrière forces regards désolés et de soupirs fatigués, surgis de meurtrissures aussi obscures qu'imposées (selon elle) par son rôle, se couchait aussitôt et s'endormait.

Brièvement résumé : Il avait attendu plus de vingt-neuf années pour apprendre que son épouse avait une vie officielle surmenante et qu'elle ne rejetait pas l'idée de repartir. Le coup de grâce. Il ne survivrait pas à ce nouveau et interminable voyage. Epsilon Indi -à 11,3 Année Lumière de la Terre- serait son second et ultime chemin de croix, ultime chemin semé de pierrailles, d'arêtes tranchantes, de fragments de verre brisé, où se déchireraient ses ultimes moments de décrépitude. Pour lui, Cényl Breit, cette première attente avait quasiment doublé son âge ; en rajouter vingt-trois,

compliquées de ce coefficient de un virgule huit, signifiait l'insurmontable. Encore quarante et une années à attendre, pour le moins ! Il aurait soixante-quatre ans quand sa femme remonterait à bord pour un voyage qui lui « coûterait » - à lui - d'interminables années d'attente. Au second retour, il aurait alors cent quatre ans environ. Son épouse, encore gaillarde, reviendrait accompagnée de ses soixante-cinq ans. On pouvait le présager : une jolie veuve très bien conservée et pimpante.

Insoutenable. « Placer des scellés sur le contrat passé, ou le briser », songeait Breit. Laétia Webers ne pouvait pas ne pas avoir pris la mesure du supplice qu'elle infligerait à son époux en dévoilant son possible projet de repartir. Elle savait, c'était évident. Une Laétia Weber ne pouvait –que- savoir. Déduction : Tout ça avait été prémédité. Il avait été choisi, lui, parce que jugé faible, crédule, malléable, présentable, et... pas très malin. Le « simplet tout désigné », en quelque sorte. Pour un but dont il n'avait que l'embarras du choix, en y réfléchissant, à mettre en relief les raisons :

1) Les impôts... La richesse de famille de sa femme était considérable. Elle le serait plus encore après le paiement de ces années de voyage. Revenir, unique héritière, ferait d'elle une des premières fortunes mondiales. Mais il y aurait des impôts avec effets rétroactifs : Partager entre époux, c'était prouver ses sentiments, Breit avait souscrit à ces paiements sur ses deniers, au fur et à mesure, il s'y était engagé, en l'attendant. Autant d'impôts en moins pour la dame Veuve Breit à son retour !

2) Son coefficient de risques « nul » puisque -orphelin- (ni proche ni lointain, il n'avait pas de famille reconnue) : Personne ne viendrait revendiquer un quelconque droit plus ou moins lointain sur le magot accumulé. Et Webers, précédemment au mariage, à ne pas en douter, avait fait mener une petite enquête. Plus grave : Webers, revenue de ses longs périple, hériterait à coup sûr de son époux... après avoir mené joyeuse vie dans cet habitacle d'où nulle image avait transpiré. Sinon celles que l'on avait bien voulu partager avec la Terre, bien sûr, les plus « aseptisées » et les plus « lisses », ça va de soi.

5) Elle conserverait, par-devers elle, tous les biens mobiliers et... tout ce qu'elle rapporterait, en court-circuitant les prétentions des musées et autres demandes pour quelques mois, ou quelques années si elle faisait durer les procédures. D'ailleurs, elle avait eu le culot, dans les semaines qui avaient précédé son retour, de lui faire commander cette rangée de vitrines...

Aucune déperdition, la Lieutenant Générale avait bien mijoté son affaire. Elle pouvait dormir tranquillement, là, dans la pénombre de la veilleuse.

Breit s'était retourné des centaines de fois au cours de cette première heure, croyant avoir trouvé une interprétation moins désobligeante pour lui, l'Époux. Il n'était pas parvenu à trouver le sommeil. Il l'avait recherché ardemment, sachant, confusément, que cette insomnie, en se prolongeant, sonnerait le glas de ses illusions de vouloir s'abuser. Signe que ses pensées avaient franchi une invisible frontière : Elles ne faisaient qu'un peu plus éclater « sa » vérité. Et le mot « trahison » s'imposait dans toute sa force. Il luisait au plafond et partout où se portait son regard d'insomniaque, découvrant, sur les murs, des visages et des images vaguement lumineuses, vaguement rougeâtres, distillant mépris et ironie. Il n'était plus qu'un innocent attardé et vieillissant, voilà. Et Laétia Weber, elle, repartirait pour une joyeuse croisière, elle l'avait déclaré.

En ce mois de Novembre 3 001, l'idée était insupportable. Il ne pourrait plus jamais retrouver le sommeil, sinon -le dernier-, s'il laissait ce constat en l'état. Une telle machination, s'appuyant sur un si parfait mépris, ne pouvait que faire surgir des idées de vengeance. Quel homme aurait osé déroger à une obligation aussi



élémentaire et aussi justifiée que celle-ci ? Il avait été berné, y avait laissé ses plus belles années, et sa mort avait été benoîtement envisagée. Envisagée, programmée, intégrée, un simple élément de calcul dans un projet d'une ampleur, jusqu'à ces derniers jours, insoupçonnée.

Maintenant, il comprenait ces conversations en aparté, ces parenthèses apparemment anodines, lors de ce pique nique, ce dernier dimanche, quand l'idée avait fait son chemin, pris les attributs d'une catastrophe en devenir. Ce dimanche après midi, où il avait connu l'enfer...

L'idée, la révélation qui avait surgi... Et puis cette autre, qui s'étaient emparé de lui : On s'était moqué de lui, et, là, sous ses yeux, lors de ce repas, il n'y avait eu plus de doutes. L'on ne s'était pas gêné ! Entre autres, ces clins d'œil à ce Stève Evens qui avait été second pilote du Fée Morgane. Ces discussions sur les aptitudes de tel ou tel matériau, de tel ou tel liquide, de telle ou telle bestioles... La conversation vaquant sur tous ces sujets dont il avait été exclus, l'évinçant définitivement de ces années passées loin de lui. Comment n'avait-il pas eu la conviction plus tôt, un seul instant, que ces hommes et ces femmes, qui avaient cohabité dans cette promiscuité -encourageant aux abandons de la chair-, n'avaient pas sacrifié, n'avaient pas succombé, ne s'étaient pas vautrés dans une luxure hors la vue de la Terre. Une telle intimité ! Deux mille mètres cubes, aux innombrables recoins... Tout ce temps de libre... Bien sûr ! Ils et elles avaient partagé... Ces petits rires énervés... Ces phrases, que l'autre, complice, terminait avec de brefs regards égrillards... Interrompant, suggérant, ironisant, conciliants, compréhensifs... Câlins... Excusant d'un sourire furtif... S'attendrissant, d'une moue intelligente et entendue...

Complices ! Lui, Breit, avait remarqué tous ces manèges. Mais peut-être ne se souciaient-on déjà plus de lui. Qu'il s'aperçoive, ou pas... Déjà repoussé hors du Cercle de « Ceux qui ont vécu Lalande ». Et puis, « ailleurs », « autre part », tous ces autres, ceux qui avaient eu l'insigne malchance (ou médiocrité) de rester sur Terre et d'y vieillir plus précocement.

Oh, bien sûr, personne ne riait de lui en le dévisageant : Les yeux contenaient les sourires, passaient, glissaient comme s'il n'avait été qu'une potiche translucide sans intérêt aucun. Et l'on ne fait aucun signe d'intelligence à une potiche ! Sinon après avoir pris soin de rendre son regard suffisamment distrait, suffisamment absent, lointain, subitement happé par quelque vide inconnu du Commun. On se dépêchait de retrouver l'Autre, le Familier, en effaçant l'Intrus de son paysage, quitte à déplacer la tête pour mieux voir l'Intime et mieux contourner l'Ombre.

Un petit jeu qui avait duré tout l'après-midi. Cela avait permis à Breit d'entendre et de surprendre quelques explications sur ce bric-à-brac que son épouse et les autres membres de l'équipage avait ramené de leur voyage. Des objets, des choses, d'innommables animaux, d'insoupçonnables mixtures... De ces rapides explorations, où l'on ramasse, où l'on capture... Des noms dont Breit avait dû attendre plusieurs phrases avant de comprendre ce dont il s'agissait : Des « clefs » magiques, mi-organiques, mi-cristallines, incrustées sur ces curieux minéraux récoltés sur la troisième planète de l'étoile Lalande ; ils en avaient, les uns et les autres, fait une ample provision. « Ce qui promettait de fabuleuses fortunes dès que l'État des Mondes laisserait filtrer officiellement le projet de les racheter à tout prix ». (Avait-il bien entendu ?). Et ces objets, indéniablement manufacturés, parties de mécaniques particulièrement incompréhensibles parce que trop complexes. Et ces « séroutz », sur lesquels on se perdait en suppositions, des étranges bestioles plates comme des tapis. Et de bien d'autres « objets » ou « créatures », vivants ou morts, sur lesquels Breit n'avait perçu que de trop fragmentaires informations : Ces spécimens de

végétation -plus animaux que végétaux-, ces « dessins » gravés, à-même la roche, pouvant décrire tout et n'importe quoi. Et ces sons émis, quand les bourrasques, violentes sur Alpha 3, rugissaient... Ces organismes, feuilletés, grands comme la main, qui se renfrognèrent au moindre rayon de Lumière...

Un... « équipage » ? Une clan, oui ! Une coterie ! Une bande ! Des complices, oui ! Breit avait désespérément refoulé le mot qui revenait sans cesse à son esprit : Une bande d'amants. Plus que des indéfectibles amis. Bien plus : Les mimiques surprises rectifiaient, c'était flagrant, ce mot trop faible d'Amis.

Ils n'avaient même pas fait cas de lui ; il avait été de trop dans ces échanges de plaisanteries et de réflexions soigneusement pesées... Contredites gentiment, étayées avec force patience, acquiescées par de discrets hochements de tête, des moues amicales et compréhensives, approuvées par un regard qui s'attarde, un regard par trop pesant...

Il avait été de trop à cette tablée ! Pendant toutes ces heures : un corps étranger. On devisait et on s'amusait entre amis intimes, entre partenaires d'une même génération. Lui était trop vieux, il détonnait dans cette réunion. Pourtant, on ne lui faisait même pas sentir, car trop inexistant. Quant aux « bon amis »... il aurait fallu être aveugle pour ne pas constater qu'il n'y avait pas eu que des manœuvres « techniques » à bord du Fée Morgane. On n'avait pas fait que de relever les données fournies par les palpeurs informatiques et symbiotiques ! On avait eu le temps de la trouver, la « Vie » !

Cette blague ! Et pas seulement à l'extérieur du vaisseau... Et Webers s'était payée, elle aussi, du bon temps. Comment avait-il pu ne pas penser à cet aspect de la vie ! Il suffisait de repérer ses oeillades... Ces petits gestes de la tête, cette main qui se posait et s'attardait, lourde de compréhension contenue, essayant de calmer les impatiences de ce Stève Evens...

Après les hors-d'œuvre, Breit avait prétexté une communication à « Quelqu'un » du Ministère et s'était enfui, bouillant de rage. On n'avait même pas daigné le saluer. Rien. Pas le moindre temps mort dans les échanges à ce moment-là : On continuait de deviser. Pourquoi se serait-on soucié du Vieux quittant la table ! Il ne comptait pas avant, pourquoi aurait-il compté en s'en allant. Se soucie-t-on de ce que l'on a ignoré jusqu'à cette minute ? À cet instant, Breit avait compris qu'il était, pour son épouse, inexistant. Un temps, il lui avait été utile, c'était tout, il y a trente ans. Pour l'essentiel : Tous les papiers étaient en ordre. Et « On » savait qu'au prochain retour il serait mort et bien mort, c'était... mathématique.

Oui -mathématiquement- il n'existait déjà plus. Il pouvait mourir. Que cela n'aurait rien changé à ce qui avait été prévu depuis le départ. Un projet implacable, odieux, ahurissant de mépris.

Mais un projet si offusquant et si dévalorisant, si méprisant, qu'il ne pouvait que provoquer une réaction de la part de tout homme normalement digne et normalement intelligent. Laétia avait été imprudente de tabler sur son inertie d'homme usé par l'attente. Il se sentait encore en état de réagir ! Un second après-midi aussi offensant et il ne pourrait plus se contenir. Celui-là serait le dernier... Était -déjà- le dernier.

Il avait quitté la table, enfilé l'allée, gagné le porche, marchant droit, un peu mécaniquement, comme si l'on avait encore observé sa démarche. Pour mieux faire semblant de s'en inquiéter ? Allons donc, il n'était rien. Entré dans le hall, il avait arpenté le vestibule, où tous ces objets ineptes, dans cinq vitrines, trônaient. Il les auraient rendus responsables, pour un peu, s'il n'avait pas conservé toute sa lucidité, s'il s'était laissé aller à son ressentiment. L'écho des joyeuses libations, à l'extérieur

de la grande maison, l'avait maintenu dans des limites mentales glaciales et résolues. Jusqu'à ce faux-pas, quand sa semelle avait perdu le contact avec le sol et l'avait précipité au sol...

Il s'était relevé, sentant monter une colère qui allait le dépasser, quand il discerna les contours de la bête...

Encore cette saleté de séroutitz ! Ce « tapis », au poil court et clairsemé, de couleurs changeantes, avait un talent de mimétisme si affirmé que celui-ci avait parfaitement contrefait le dessin pourtant compliqué du carrelage. Et Breit, tout à ses pensées, tout à sa hargne, avait malencontreusement posé son pied juste sur le bord ; la bête, en temps ordinaire plus qu'apathique, avait eu le temps, en un seul spasme, d'amorcer un replis précipité au contact de ce corps étranger intempestif qui la touchait. Breit s'était relevé, pestant à voix basse contre cet animal que l'on ne découvrait qu'au dernier moment. Il n'y avait pris garde, ne s'attendant pas à la trouver là : D'ordinaire, les séroutitz appréciaient de se plaquer en hauteur, sur un mur ou sur un plafond. Pourquoi cette saloperie s'était-elle trouvée là, juste sur son passage ! Et, précisément, ce jour-là !

Sont des instants où les forces du destin se conjuguent, se cristallisent... Breit s'était massé le genou, avait tenté d'effacer la douleur, puis, pensivement, observant les reflets vaguement dorés de la forme l'animal qui se torturait, tandis qu'elle reprenait sa reptation au bas d'un mur, une idée était venue à l'Époux bafoué : Pourquoi cet animal ne serait-il pas l'outil de sa vengeance ? Celui-là on le laissait en liberté... Le suspect idéal...

Celui-ci était le mâle, car libre d'aller et venir. L'autre, la femelle, était surveillée plus étroitement. Leurs ataraxies auraient pu être proverbiales, mais, dans certaines conditions, pour la femelle, cette apathie savait se muer en une férocité sans borne, dès que...

Breit, soudain attentif, médita sur cette coïncidence. Ce qui lui fit ralentir le pas. Pensif, il grimpa lentement l'escalier monumental qui desservait l'étage de la demeure : « Si l'appétit du mâle était contenue habituellement dans des limites qui pouvaient se qualifier de raisonnables, il n'en était pas de même lorsque la physiologie de la femelle devait répondre à... Aussitôt l'acte d'accouplement accompli... La reproduction de l'espèce... L'appétit d'une femelle couverte dépassait... »

Breit stoppa à l'abord du palier et, immobile, tenta de se remémorer, ce qu'il avait, par bribes, entendu lors de ce début de repas... « Une parturiente avale dans les premiers jours... »

Une parturiente avalait combien de kilogrammes pendant une portée de sept jours ? Breit ne se souvenait plus du chiffre exact. Il avait été fait mention de plusieurs centaines de kilogrammes, pendant... Non : « Plus de deux cents kilogrammes les deux premiers jours... » Non, ce n'était pas possible. Combien ? Voilà, c'était ça : « La femelle dévorait -à une vitesse démoniaque- l'essentiel de ce qui constituerait le corps de ses quatre petits, un impératif biologique... ». D'ailleurs, les deux chiens danois de la maison avaient fait les frais d'un endormissement -malencontreusement trop proche et trop confiant-, lors d'un premier coït des deux étranges bestioles, il n'y avait pas un mois. Un engrossement avorté car les deux danois n'avaient pas suffi à nourrir la bête, une bête qui avait vu ainsi se stopper la formation de sa progéniture... Breit était certain de se souvenir : « Les deux chiens n'avaient pas suffi... »

Et c'était pour cette raison « qu'on les isolait l'une de l'autre afin de parer à tout risque... »

\*\*

«... *Les deux chiens n'avaient pas suffi...* ».

Il se releva silencieusement et sorti de cette chambre dite, si dérisoirement, conjugale. Qu'avait-il à perdre ! Tout ! Tout s'il se laissait piéger de nouveau dans un second de ces repas convenus, troubles, ambigus, odieux au point de croire qu'il était aveugle. Tandis que, là, dans la nuit, seul...

Le drap prudemment repoussé, le corps glissé lentement hors du lit, ses pieds se posèrent sur la descente de lit. Là, il chaussa méthodiquement ses pantoufles, comme il l'avait fait tant de fois, quitta la pièce en se guidant sur la minuscule veilleuse et referma la porte, derrière lui, avec mille précautions. Une autre veilleuse diffusait une luminosité insignifiante à l'autre bout du couloir ; il s'en contenta. Effleurant l'épaisse moquette blanche, il atteignit le dégagement du palier. Redescendant prudemment les larges marches, il gagna le vestibule. Là, il s'estima hors de portée d'un réveil intempestif de Laétia et souffla. Un petit salon était à dix pas... Les bruits y seraient mieux étouffés...

Une veilleuse répandait un éclairage aux alentours d'un fauteuil, il s'y installa confortablement et s'obligea à réfléchir posément : « Ce ne serait pas lorsque Webers serait repartie qu'il pourrait se venger, et, s'il se décidait, ce devait être, là, aujourd'hui, cette nuit, maintenant. Weber dormait chez elle, cette nuit, mais rien ne prouvait qu'elle serait encore là demain : Ses absences nocturnes, aux multiples prétextes, pouvaient fort bien se prolonger subitement toutes les nuits, puisqu'elle découchait sous les prétextes les plus divers. Ce Stève Evens ne se sacrifierait pas éternellement... Ces devoirs « conjugaux » par procuration, arbitrairement décidés par lui et Weber, devaient être perturbés dans leur régularité, ils s'impacienteraient nécessairement, tôt ou tard...

Peut-être le dernier jour, la dernière occasion, avant ce second départ ?

Une opportunité ultime... Mais, par quel moyen, faire payer à cette femme calculatrice ce mépris définitif qu'elle avait exposé, sans honte, sans scrupules, délibérément, à son encontre ? Même pas une trahison : Un irrémédiable dédain ! Un mépris échappant à toute reproche verbal, à toute tentative de dispute... S'emparer d'un couteau et lui plonger dans le cœur, pendant son sommeil ? Breit ne s'en sentait pas le courage physique. Même si sa haine prenait force, à chaque minute qui passait, le geste, même en pensée, le paralysait. Plus il réfléchissait à cette trahison, et plus il savait qu'il n'aurait pas la détermination suffisante pour lever une arme et la plonger dans le corps endormi. Et flancher, au fatal instant... Laisser son bras – inexpérimenté- flotter...

Pourquoi se le cacher, il devait trouver un intermédiaire.

Ne restait bien que l'élimination, mais... De plus : Une élimination physique qui devrait durer, se prolonger, pour laisser mesurer, à cette manipulatrice, combien sa victime avait compris. À quel point l'époux « factice » avait eu droit de se rebeller. Mais que, cette fois, –définitivement-, il n'avait plus admis. Que le poids des années de trahison ne pouvait avoir que cette juste compensation.

Une agonie, sinon douloureuse, du moins : Pas immédiate...

Mais comment ?

\*

Breit récapitula : S'il éliminait toute arme tranchante ou contondante, alors il devait activer son imagination. Précipiter la dormeuse par la fenêtre ? Du deuxième étage, la jeune femme sportive (et en pleine forme) était bien capable de se relever de la pelouse, sur ses deux jambes, un sourire goguenard en guise de reproche. Il fallait trouver un autre moyen, plus à sa portée d'homme sur le déclin...

Mais le temps passait.

Puis ce fut un quart d'heure... Il fallait que son esprit échappe à ses images classiques de meurtres, que n'importe quel policier, même avec un QI de 99, éluciderait en deux minutes. Un moyen suffisamment ambigu, vicieux... On le soupçonnerait, certes, mais l'on ne pourrait rien prouver... Ne pas s'illusionner, d'accord, mais un moyen qui lui permettrait d'échapper à une condamnation certaine. Des produits chimiques, alors ? Ce n'était pas sa partie, il n'avait aucune compétence en la matière. Et en savait encore moins sur le contenu de ces petites coupelles, hermétiquement closes, posées à hauteur d'homme dans une des vitrines, à la minute, il venait d'en apercevoir la présence, en passant, dans le vestibule. Deux petits flacons de verre, précieux, obstrués de pellicules métalliques, qui luisaient, fluorescents, au contenu énigmatique...

Aucune utilité ! Qui plus était : Le risque de laisser échapper, peut-être, des émanations délétères, dangereuses, peut-être, en premier -pour lui-, dès qu'il aurait fait sauter une capsule. Et puis... qui accepterait l'idée que l'épouse n'avait pas expliqué à son mari les effets du produit enfermé ?! Si produit il y avait... Encore bien si un gaz, libéré par son entreprise irréfléchie, ne le plongerait pas dans un fou-rire idiot pendant des heures ou des jours... Ou le ferait hurler une inextinguible confession pendant des semaines ? Non... Un autre moyen, plus anonyme, plus efficace...

Et l'idée, une fois encore, s'imposa à lui : Élaborer une machination, où ces séroutz joueraient les premiers rôles...

Les deux molosses de chiens, précisément, cette saleté de femelle les avait bouffés tous les deux... Bouffés ? Non : Littéralement -vidés-.

Oui, il y avait ce séroutz femelle qui avait été capable de ne laisser que les peaux vidées de ces deux danois, voilà pourquoi on ne laissait que le mâle en liberté et qu'on isolait la femelle... Ces espèces de carpettes maléfiques, aux poils épars et mordorés, de couleur fluctuante, avaient le fâcheux atavisme de se plaquer sur toutes les matières organiques pour s'en nourrir. Permettre à cette femelle, introduite sur Terre, cette saleté !, d'atteindre la chambre à coucher ? Lors de l'enquête : L'excuse de l'inattention... « Une distraction », fatale... Une porte mal fermée. La femelle s'était glissée nuitamment... Un hasard dramatique que cette bestiole, ramenée de la troisième planète de Lalande, s'en soit pris à sa femme plutôt qu'à lui... Un monstrueux hasard... Attendre si longtemps, des années, pour voir sa femme sucée à mort pendant son sommeil, par une de ces saloperies dont on croit connaître... Pourquoi avoir toléré ! Un laxisme criminel... »

Même si un doute subsistait dans le crâne des enquêteurs, ce ne serait pas ces saloperies de tapis qui iraient chanter « qui » avait entrouvert la porte pour la laisser passer. Oui : « La »... Car c'était la femelle la plus active dans cette exercice de se coller à sa victime, avec le plus de discrète célérité, et d'expédier ses suçoirs dans l'épiderme de la victime, jusqu'au plus profond de ses organes, avec le plus d'appétit. La séroutz...

Mais : « Quand le couple avait accompli l'acte... ». C'est ce qu'il avait entendu au cours d'une conversation.

Pour qu'il y ait *acte*, il fallait réunir les deux bestioles... Et là résidait le problème. Car pour réunir dans une même pièce ces deux engeances, encore fallait-il trouver le mâle au moment opportun. Quand on ne le cherchait pas, on marchait dessus, mais il suffisait d'en avoir besoin pour passer à côté ou dessous des dizaines de fois sans même deviner sa présence... Et, après les avoir réunis, encore faudrait-il qu'ils veuillent bien s'assembler... Mais, en préalable : Les rassembler. Leur mimétisme était parfait avec les objets qu'ils enveloppaient, ou sur lesquels ils s'étaient, ce ne serait pas simple. Surtout de nuit, et surtout pour le mâle qui devait avoir fui le vestibule. Leurs teintes, leurs ombres, au point que c'était souvent par pur hasard que l'on en découvrait un plaqué sur un mur ou collé sur une fenêtre ; soit dit en passant, un remarquable tour de force si l'on considérait ce dernier support. Ensuite, pour les transporter, rien de plus aisé. L'une et l'autre, à jeun, ne dépassait pas les quatre kilogrammes chacun ; pour des êtres vivants de près de deux mètres carrés de surface : Même pas le poids d'une bonne couverture...

Breit remarqua que son esprit se polarisait sur les séroutitz ; il s'intéressa à creuser les solutions qu'auraient pu offrir les capacités de ces bestioles en tant que « possibilités ». À priori : Les séroutitz, de part leur comportement non pas belliqueux mais affamé, sous certaines conditions, étaient à même de résoudre –son- problème. Surtout la femelle. S'il parvenait, au cours de la nuit, après les avoir fait s'accoupler et avant que sa femme ne se réveille, à l'introduire dans la chambre, il y avait gros à parier qu'elle ne mettrait pas une demi-heure pour se fixer sur l'humaine et la pomper de sa substance...

La difficulté était de les rassembler en très peu de temps. Et si la suite se passait aussi vite que ça s'était passé pour chacun des deux chiens danois, un quart d'heure d'horloge et l'affaire serait réglée irréversiblement.

La bizarrerie comportementale de ces bestioles était entendue, et, en particulier, le potentiel de la femelle, apte à résoudre son problème... L'idée prenait force et crédibilité. Il suffisait donc de les retrouver tous les deux, de les mettre dans une pièce, d'attendre quelques instants, et, pour ça, les attirer dans le petit boudoir contigu à la chambre... Comment ? Disperser quelques écuelles dans la maison, constituer un réseau de plus en plus rapproché et... S'assurer si les unes et les autres étaient vidées ? Ou alors : Retrouver seulement le mâle, le balancer dans la pièce où la femelle était tenue en surveillance, capturer cette dernière, aller –la- porter dans la chambre...

Aller la porter... Guère prudent ! Sauf à devoir utiliser cette longue pince pour les bûches de bois, en fer forgé, devant la cheminée...

Le scénario, en fait, était plus délicat qu'abordé de prime abord : Rassembler les deux circuits d'écuelles dans le boudoir, vérifier si ce n'était pas qu'une seule bestiole qui nettoyait les appâts, puis fermer, puis attendre, se relevait, à l'examen, une stratégie problématique car plus qu'hasardeuse. Quelques écuelles feraient-elle leur office ? La dernière dans la chambre, pour l'attirer au pied du lit de Weber... Se tenir à l'abri après avoir ouvert le boudoir. Ne venir qu'ensuite pour enlever tous ces indices... Après s'être assuré que son épouse...

Tout ces manœuvres étaient bien aléatoires.

Mettre ces deux bêtes « en contact »... À priori, aucune difficulté : La seconde était enfermée dans un appentis, à l'extérieur, il suffisait d'y amener le mâle après l'avoir trouvé. Il en revint à cette solution.

Cela pouvait se faire discrètement mais, pour peu qu'il trouve la clef de l'appentis... Et où, ailleurs qu'au tableau ? La logique-même. Mais cela n'était plus aussi simple ensuite, car il faudrait replacer le mâle dans le local, en lieu et place de sa femelle, afin de pouvoir avancer un premier argument : « Il n'y connaissait rien à ces bêtes... Elles avaient été malencontreusement rassemblées et la femelle avait été ramenée illico presto dans son réduit dès qu'il s'en était aperçu... Un coup de chance, il avait dérapé dessus... Sauf, détail affreux dû à son ignorance : Il avait cru enfermer et remis à l'isolement la femelle... paraît-il moins dolente que le mâle... Mais, funeste erreur : C'était elle qui était restée en liberté. Seconde et tragique malchance pour son épouse, cette sale bestiole s'était plaquée, entre temps, sur le premier corps venu qu'elle avait rencontré : Celui de Laétia Webers... »

Là-dessus, il pourrait broder, face aux enquêteurs : « Depuis son retour, les relations conjugales avec son épouse étaient au point mort... Ils avaient des lits jumeaux, d'ailleurs, pour dormir, comme ils pouvaient le noter... Non, elle le repoussait et lui s'était fait une raison : Il prolongeait ses soirées, seul dans la bibliothèque, se couchait que bien plus tard... » etc. etc. La police ne négligerait pas de fouiller dans toutes ces allégations.. Trouverait quelques amis de sa femme suffisamment bavards... Le mépris... l'Amant... De sérieux soupçons sur lui...

Il fallait réfléchir, préparer des réponses.

Mais il était bientôt trois heures du matin, et si réfléchir était raisonnable, il fallait néanmoins se décider ; Cényl Breit alla chercher les deux pièces maîtresses de son scénario : La clef de l'appentis, puis, la pince à bûches...

\*

La femelle, dans l'appentis, fut longue à repérer. Breit la découvrit sur une paillasse carrelée de mosaïques blanches. C'est à l'irrégularité des traits des joints qu'il situa l'animal. Il aurait été bien en peine d'en définir la couleur, tant le blanc de la céramique avait escamoté sa couleur grise. Mais elle était bien enfermée, là, et c'était à vérifier. Maintenant, point deux : Récupérer le mâle. Peu confiant dans son sang froid, il laissa la clef sur la porte pour la retrouver sans difficulté, puis revint dans le corps du bâtiment d'habitation, en quête du mâle.

Ce fut plus laborieux, car plus le temps passait et plus il commençait à s'affoler. Enfin, il remarqua le mètre carré un peu plus sombre qui stationnait, à plat, au-dessus du chambranle d'une porte. Il approcha une chaise, pinça énergiquement après avoir raclé le mur, se saisit de l'animal. D'abord, par maladresse, il relâcha la bête et dut la récupérer alors qu'elle se hissait le long d'un mur à trois mètres de là. Son poing resserrant énergiquement la pince, son bras enregistrant les contorsions spasmodiques brutales de la créature, il l'emporta jusqu'à l'appentis et le balança par l'entrebâillement de la porte. Puis referma soigneusement.

Revenu dans le corps de bâtiment principal, il monta le large escalier et gagna le boudoir. Essoufflé, le cœur palpitant d'une inquiétude péniblement contenue, il s'appuya contre une cloison et parvint à recouvrir une respiration normale. Il posa la pince par-terre et se força à patienter...

« L'acte sexuel était précipité chez ces bêtes abruties » avait gloussé le fameux Steve Evens, qu'un sourire prudent et entendu de la part de Weber avait tempéré. Un sourire sardonique illumina le visage de Breit qui pensa, pour lui-même, un « tant mieux » plein d'espoir. Puis, patiemment, à sa montre, il compta une demi-heure. L'instant devenait crucial. Au fur et à mesure des minutes, Breit repassa dans son esprit tous les gestes qu'il devait accomplir : Premièrement, aller à l'appentis et

chercher des yeux, très rapidement, la femelle. Se méfier : Prendre la grise. S'en saisir, la porter dans la chambre, la laisser. Au petit matin, aller au lit, faire semblant de la récupérer, se précipiter sur un téléphone et appeler à l'aide

Il réalisa la première partie de l'opération dans la précipitation, terrorisé qu'un bruit ne réveille son épouse.

Quand il revint à l'appentis, l'une des bête suivait l'autre. C'est ce qu'il comprit, après avoir essayé de détailler les contours ternes et mouvants de l'une et de l'autre. Subjugué et décontenancé, il douta que l'acte sexuel fût accompli. Mais il ne pouvait plus reculer, compte tenu de l'heure... Se saisissant du plus grisâtre, il revint à l'habitation, monta le grand escalier, alla le poser près de la porte de la chambre après l'avoir entrouverte.

Maintenant, il était bon pour rester debout jusqu'au matin. Il fallait se faire une raison, à partir de cet instant, il ne contrôlait plus rien.

À quatre heures du matin, par acquis de conscience, il ouvrit délibérément la lumière. Les deux lits étaient sens dessus dessous. Une bourrasque était passée là, draps et couvertures, comme arrachés des lits, en désordre, traînaient au sol et partout. Le corps de son épouse semblait s'être tassé sous une partie de la familière couverture bleue, mais son visage, encore visible, ne montrait aucun rictus ni expression de terreur. Pour ce qu'il en osa déduire, car la panique le gagnait : Elle dormait.

Hâtivement, il scruta la moquette, les descentes de lits, puis les murs... Rien. Pour ce qu'il pouvait en voir : Pas de séroutitz. Mais il aurait fallu examiner chaque décimètre carré de la pièce, tapis, rideaux, plafond, et le dessous de cette couverture bleue compris ; il en était incapable. Et puis, impossible de s'y risquer sans, éventuellement, réveiller sa femme prématurément. Et surtout, au fond de lui : Sans risquer de perturber la bête dans son œuvre, sans lui-même prendre le risque qu'elle se retourne contre lui !

Sa tentative de faire le point avait tourné à l'échec, la pièce était jouée.

Et la débandade de son esprit était totale.

Peut-être les bestioles n'avaient-elles pas accompli l'acte de reproduction ? Ou toute autre raison ? Telle celle, pour cette femelle, d'avoir été nourrie copieusement la veille ?

Mais, pour rien au monde il ne se serait allongé sur son lit ; il battit en retraite pour s'en revenir dans le petit bureau du rez-de-chaussée, là il s'effondra dans le large fauteuil et s'y tassa. S'y recroquevilla. Le drame était joué.

Lamentable. Il avait été lamentable ! Avait-il tout pris en compte ? Il n'arrivait pas à s'en persuader. Ressasser dans sa tête toutes les phases menait à des impasses. Trop d'inconnues. L'acte d'abord... Le temps pour déclencher l'appétit de la bête...

Une opération improvisée. Irréfléchie ! Qui allait le mener droit dans une prison ! Tant pis, toutes ses explications qu'il fourniraient, qu'il avait laborieusement élaborées pour répondre aux enquêteurs, elles n'avaient plus la moindre crédibilité, il en était persuadé. La pensée s'imposait dans toutes ses conséquences : C'était fichu. Comment expliquerait-il la présence de la femelle dans leur chambre et que lui en réchappe ? Encore le hasard ? Faire lit à part, d'accord, mais ce n'était pas –chambres- à part...

On ne s'improvise pas assassin. Il avait été nul, jusqu'au bout... Non, le bout serait l'emprisonnement. Et celui-ci risquait fort de durer : On lui ferait payer –cher- le prestige de l'épouse. Ses dernières heures de liberté, voilà ! Il en était là !



Savourant les indicibles et ultimes moments de sa condition d'époux de Laétia Weber, d'homme privilégié, ses paupières, malgré lui, se baissèrent.

Il n'était pas de taille, n'y avait jamais été...

Le confort douillet de l'attente, pourquoi ne pas s'en être contenté ! Se venger, oui, mais intelligemment, mais méthodiquement. Fichu, c'était fichu... Il se tassa un peu plus dans le fauteuil accueillant. Tenter de se protéger de la tempête qui balaierait sa vie dans quelques heures... Un dernier répit... Croire encore à la paix... au calme... oublier... oublier tout. L'attente interminable, les provocations, sa vengeance minable... La répression suspendue au-dessus de ses dernières années de vie... Le mépris, l'hostilité de tous ces gens qui s'étaient investis en la personne de Laétia Webers, en avaient fait leur idole, leur exemple. Ils seraient toutes et tous là, pour l'écharper, avant même son entrée en prison.

Il se voyait, pour le protéger quand même de la foule, repoussé sous un siège de voiture. Des chaussures énergiques, brutales. Un espace exigü, où il devrait se tasser, devenir invisible, sous la poussée des jambes des inspecteurs chargés, à regret, de lui épargner la vindicte populaire... Et puis, à l'extérieur, deviner les visages haineux, les poings qui se dressaient, les voix hurlant « Meurs, salaud ! »... Et puis les projectiles malodorants, les bouteilles se brisant, les éclats qui le blessaient, le perçaient de toutes parts... La Foule. La Foule se jetant sur lui... La vengeance...

Une image glacée de mort s'empara de lui. Le lynchage... La Foule le piétinant, encore et encore... Le poids de centaines de personnes. De milliers de personnes. L'étouffement définitif...

\*\*

En sursaut, il se réveilla. Une voix ironique s'adressait à lui. Une voix féminine... Il tenta de se redresser, mais le moindre geste exigea de lui un effort surhumain. Il capitula. Peina pour se tourner...

- Alors Cényl ? Tout ne va pas pour le mieux on dirait, hein ? On grelotte ? Tu as froid ? On a une grosse envie de dormir ?

Breit fit un effort immense pour discerner le visage...

- Ce que tu pouvais être prévisible, mon pauvre Cényl ! Eh oui, j'utilise l'imparfait, ce temps de conjugaison me paraît plus approprié. Oui, le séroutiz gris c'est la femelle, le doré c'est le mâle, c'est très bien d'avoir retenu cette précision. Sinon nous aurions été en pleine confusion ! Tu me diras aussi : « Encore faut-il prendre en compte leur support du moment », ce qui est pertinent, je te l'accorde. Personnellement, je préfère les mâles, si on ne les brutalise pas, on peut passer une main dessous et les soulever sans problèmes. Les femelles, il suffit de poser un tissu dessus et, curieusement, ça les paralyse. Elles mettent un temps infini à s'en dépêtrer. Curieux, hein ? Ce qui fait que l'on a tout son temps pour l'enrouler dedans et la transporter là où on l'a décidé. C'est d'ailleurs plus prudent d'utiliser cette méthode, car si elle te pique, ne serait-ce qu'au talon, tu t'endormirais inévitablement... Évidemment, on ne peut pas tout savoir de ces bestiaux, je te comprends. C'est pour cette raison, entre autres, qu'on enferme la femelle. Pour éviter les incidents ! Au fait, j'y pense : C'est gentil d'avoir laissé la clef de l'appentis dans sa serrure, je l'ai trouvée immédiatement. Mais j'avais un double, tu t'en doutes bien. Mais si : Pour les empreintes ! Eh bien, mon -vieux-, je vais te dire adieu. En vérité, ça ne change pas grand chose pour toi, vu que je comptais bien ne plus jamais te revoir. Il n'y a

que ta peau qui va faire sale sur ce fauteuil, mais, bof, on me retirera ça. Dis merci à la séroutz, elle va t'éviter la prison. Car il était très très énervé mon petit mari, hein ! Ne la cherche pas, c'est cette veste en tweed qui est sur toi. Eh oui, c'est elle ! Un beau cadeau que je te fais là, hein mon Pépère ! Ce n'est pas une veste d'intérieur qui allait la rebuter, ma grise, elle sait ce qu'elle veut. J'allais dire : Elle aussi. Ah ! Encore : Sais-tu combien vaut une de ces bestioles, même nouvellement née ? Non ? Ça va chercher dans les dix millions de solars la pièce. Elle va bien m'en faire six, ma chérie, j'y compte. Et merci –encore- pour les impôts ! Bien... J'aurais mis une bûche dans la cheminée car, vois-tu, tu as l'air vraiment frigorifié, mais je n'ai pas trouvé la pince. Oh ! Suis-je distraite... Voilà que je l'aperçois, elle était à tes pieds ! Couvre-toi bien, mon bon Cényl, car à ton âge... Bon... Je parle, je parle, mais je vais avoir une journée chargée, alors autant dormir un peu ; je remonte dans « notre » chambre. Mes salutations ! Repose-toi bien, mon Pépère ! Et... Bye !

Breit fit un effort immense pour discerner le visage...

- Ce que tu pouvais être prévisible, mon pauvre Cényl ! Eh oui, j'utilise l'imparfait, ce temps de conjugaison me paraît plus approprié. Oui, le séroutz gris c'est la femelle, le doré c'est le mâle, c'est très bien d'avoir retenu cette précision. Sinon nous aurions été en pleine confusion ! Tu me diras aussi : « Encore faut-il prendre en compte leur support du moment », ce qui est pertinent, je te l'accorde. Personnellement, je préfère les mâles, si on ne les brutalise pas, on peut passer une main dessous et les soulever sans problèmes. Les femelles, il suffit de poser un tissu

dessus et, curieusement, ça les paralyse. Elles mettent un temps infini à s'en dépêtrer. Curieux, hein ? Ce qui fait que l'on a tout son temps pour l'enrouler dedans et la transporter là où on l'a décidé. C'est d'ailleurs plus prudent d'utiliser cette méthode, car si elle te pique, ne serait-ce qu'au talon, tu t'endormirais inévitablement... Évidemment, on ne peut pas tout savoir de ces bestiaux, je te comprends. C'est pour cette raison, entre autres, qu'on enferme la femelle. Pour éviter les incidents ! Au fait, j'y pense : C'est gentil d'avoir laissé la clef de l'appentis dans sa serrure, je l'ai trouvée immédiatement. Mais j'avais un double, tu t'en doutes bien. Mais si : Pour les empreintes ! Eh bien, mon -vieux-, je vais te dire adieu. En vérité, ça ne change pas grand chose pour toi, vu que je comptais bien ne plus jamais te revoir. Il n'y a que ta peau qui va faire sale sur ce fauteuil, mais, bof, on me retirera ça. Dis merci à la séroutitz, elle va t'éviter la prison. Car il était très très énervé mon petit mari, hein ! Ne la cherche pas, c'est cette veste en tweed qui est sur toi. Eh oui, c'est elle ! Un beau cadeau que je te fais là, hein mon Pépère ! Ce n'est pas une veste d'intérieur qui allait la rebuter, ma grise, elle sait ce qu'elle veut. J'allais dire : Elle aussi. Ah ! Encore : Sais-tu combien vaut une de ces bestioles, même nouvellement née ? Non ? Ça va chercher dans les dix millions de solars la pièce. Elle va bien m'en faire six, ma chérie, j'y compte. Et merci -encore- pour les impôts ! Bien... J'aurais mis une bûche dans la cheminée car, vois-tu, tu as l'air vraiment frigorifié, mais je n'ai pas trouvé la pince. Oh ! Suis-je distraite... Voilà que je l'aperçois, elle était à tes pieds ! Couvre-toi bien, mon bon Cényl, car à ton âge... Bon... Je parle, je parle, mais je vais avoir une journée chargée, alors autant dormir un peu ; je remonte dans « notre » chambre. Mes salutations ! Repose-toi bien, mon Pépère ! Et... Bye !

[van\\_malaerth\\_sf2@tiscali.fr](mailto:van_malaerth_sf2@tiscali.fr)

<http://www.van-malaerth-sf.fr.fm/>

